128 - 198

Séduite...

Je la connaissais comme déléguée de notre syndicat.
Nous l'avions choisie pour sa franchise, son souci de vérité et de justice.
Nous ne savions jamais bien où elle en était de ses aventures de cœur.
Le savait-elle elle-même ?

Militante passionnée,
fidèle à ses racines de famille et de son quartier de banlieue,
Elle m'a surpris et bousculé
le jour où j'ai appris qu'elle demandait à être baptisée.
Mais j'ai compris pourquoi sa poignée de main était si chaleureuse,
et pourquoi ses yeux souriaient en rencontrant les miens.

Etre baptisée...
Pourquoi pas tout de suite ?
Elle l'avait décidé.
Elle le voyait comme de prendre sa carte,
ainsi qu'elle l'avait fait pour entrer au parti.

Autour d'elle, pour l'accompagner ses amis se sont retrouvés.
Nous comprenions bien que par Jésus Christ elle ait été séduite.
Mais que dire de l'Eglise,
dont nous savions tant d'ombres trahissant la lumière,
tant de chemins tordus ?

Elle nous a écoutés, silencieuse et pensive ;
et puis elle nous a dit : Pourquoi vous tracasser ?
Croyez-vous que je ne sais pas, moi qui suis au parti,
ce que c'est de croire à la Vie, à l'Amour, aux lendemains plus beaux,
malgré tant de faux pas ?

Jean Rémond

Juillet 1984

MISSION DE FRANCE

Chers amis,

Par les communiqués de Presse vous avez sans doute déjà appris que Jean Rémond avait demandé à être remplacé dans ses fonctions d'auxiliaire du Prélat de la Mission de France et que le Pape avait acquiescé à cette demande. Déjà en 1984 Jean avait exprimé ce désir pensant qu'il fallait confier cette charge à quelqu'un de plus jeune. Le Comité Episcopal et moi-même lui avions demandé de poursuivre l'exercice de cette responsabilité jusqu'en novembre 1987 : date à laquelle la Conférence Episcopale a procédé à la mise à jour de la Loi Propre qui organise la vie de la Mission de France et ses relations avec les autres instances de l'Eglise. Il avait accepté et je l'en remercie. Mes remerciements vont bien au delà et veulent englober ce long temps de collaboration fraternelle marquée par la volonté ardente et loyale de servir la mission de l'Eglise par et dans « La Mission de France ».

Les rédacteurs de la Lettre aux Communautés ont eu l'idée de rassembler ici un certain nombre de textes qui ont scandé l'exercice de la responsabilité de Jean à mes côtés et aux côtés de mes prédécesseurs : les présenter ici est pour moi une façon de lui exprimer ma gratitude et de dire à tous la communion qui fut la nôtre au long de ces années de travail partagé au service de l'Evangile.

Avec ma fidèle amitié.

† A. Card. Decourtray

Semences d'évangile

Jean Rémond *

Photo Anne SONCARRIEU

Père Rémond, vous avez toujours vécu avec des jeunes, comme prêtre au travail notamment et maintenant comme évêque. Vous êtes particulièrement bien situé pour nous en parler.

D'autres seraient beaucoup plus qualifiés que moi pour parler des jeunes. Par tempérament je ne suis pas un homme de plein vent et du premier contact ! Ce-

* Revue « Vocations » juillet 1982.

pendant, c'est exact : depuis que je suis prêtre j'ai toujours eu une part de ministère avec des jeunes. Au travail, j'ai toujours vécu avec des jeunes. C'était le cas à Toulouse et à Reims, lorsque je travaillais comme ouvrier menuisier. C'est vrai également dans la compagnie d'assurances où je travaille depuis 1972. Le monde des ouvriers du bâtiment était un monde « masculin ». Celui des employés d'assurances est à majorité féminine. Depuis dix ans j'y découvre la vie avec les yeux de la moitié féminine de l'humanité. Mon regard est sans cesse renouvelé par celui des plus jeunes.

Vous y êtes connu comme évêque ?

Bien entendu. Lorsque je suis devenu évêque, j'étais dans l'entreprise depuis trois ans et j'y étais connu comme prêtre.

Mes collègues de travail sont venus à mon ordination épiscopale. Je n'ai pas de responsabilité particulière au travail. J'y suis tout à fait « à la base ». Mes solutions avec les autres sont très simples, faites de camaraderie et d'amitié. Bien sûr elles tiennent compte de mon âge, puisque pour un grand nombre de mes collègues j'ai l'âge de leurs parents. Nous sommes là pour travailler, mais le travail que nous faisons suppose pas mal de contacts entre nous. Nous avons de multiples occasions d'échanger de tout ce qui fait notre vie : les conditions de travail et ce qui se passe dans l'entreprise, mais aussi les événements familiaux, l'occupation des week-ends et des vacances, les événements nationaux et internationaux... Je n'ai jamais senti que les conversations soient gênées par ma présence, et j'y participe comme tout le monde.

Quels échos avez-vous de l'Eglise, dans ce monde du travail ?

L'Eglise ? Il arrive qu'on en parle, mais ce n'est jamais sur « l'Eglise en général » que la conversation démarre. C'est toujours à propos d'événements très concrets : un reportage ou un film, vu à la télé : « Tu as regardé la télé, hier soir ? » ; ce qu'a dit le prêtre dans une cérémonie à laquelle on a assisté : « Je n'ai rien com-

pris à ce qu'il a raconté » ; ou bien « Tu connais ce type-là ? Il a l'air drôlement sympa ». Il s'est beaucoup discuté des positions de l'Eglise par rapport à la sexualité et au mariage, à l'occasion du mariage à l'église de l'une ou l'autre. Nous avons eu droit à un reportage détaillé sur les conversations avec le prêtre, rencontré pour la préparation au mariage : « Qu'est-ce qu'il y connaît, le curé, là-dedans ? ». Au moment du vote de la loi sur l'avortement, les débats au parlement ont fait l'objet de nombreux commentaires. Celui-ci, par exemple, m'a frappé : « Ces choses-là, ce sont toujours des hommes, des gens pleins de fric, qui en discutent et qui font les lois. C'est comme dans l'Eglise, et là, c'est pire encore : ce sont des vieux et des célibataires ».

Au moment de l'intronisation de Jean-Paul II, plusieurs ont été très émues de voir le Pape embrasser les cardinaux : « Ça n'avait pas l'air d'être du toc ! ». Lors de son voyage en France, d'autres ont relevé qu'à un moment il avait éclaté de rire : « Il n'est pas complexé, au moins ! ». Mais le matraquage des reportages à la télé : « Ras le bol, il n'y a plus que ça ! ». Des discours prononcés par le Pape, je n'ai pas entendu souffler mot, et des encycliques parues depuis non plus.

Les idées toutes faites sur l'Eglise ne manquent pas. Ce sont celles héritées du milieu familial ou diffusées par les média. Sur ce point, je sens très fort la différence des générations. Pour les plus âgés, les idées toutes faites sont admises ou rejetées dans la mesure où elles reposent ou non sur des faits vécus personnellement. Les occasions qui les confirment ou les mettent en cause sont plus nombreuses, plus fréquentes. Pour les plus jeunes, le bagage d'idées toutes faites est beaucoup moins important. Ils ont peu, ou pas du tout, de passé chrétien. Leur vision de l'Eglise se limite souvent à ce qu'en charrie la télé, particulièrement dans les films. Mais au total ils regardent cela de l'extérieur, avec indifférence. Globalement, l'Eglise est estimée « hors cause » par rapport aux vrais problèmes de la vie, notamment ceux des jeunes.

Autour de vous, au travail, y a-t-il des chrétiens pour témoigner de la vie des communautés chrétiennes ?

Dans mon milieu de travail il y a quelques chrétiennes pratiquantes, au moins de temps en temps. Cela se devine à quelques détails de conversation, plus qu'elles ne le disent de façon explicite. Parmi les jeunes je n'en connais pas.

Depuis que je suis prêtre, j'ai changé plusieurs fois de milieu de travail. Chaque fois j'ai fait une constatation qui m'interroge. Arrivant dans une nouvelle entreprise, je me suis retrouvé chaque fois avec des hommes et des femmes dont je ne connaissais absolument rien. Leur âge, leur caractère, leur situation familiale, leurs choix syndicaux ou politiques, leurs idées religieuses... tout cela, je ne l'ai découvert que peu à peu, à la longue. Et pourtant, dès les premiers jours, il y en a toujours eu quelques-uns avec qui j'ai sympathisé et commencé à échanger. Au bout de quelques mois de présence au travail, j'ai découvert chaque fois que ceux ou celles avec qui je me trouvais lié d'amitié étaient des gens engagés, ou proches du mouvement ouvrier, généralement peu ou pas croyants. Pourquoi cette relation spontanée avec ceux-là ? Ce n'est pas à cause de leurs choix politiques : c'est après coup que je les ai connus. Alors pourquoi ? Sans doute est-ce à cause d'une certaine manière semblable de se situer par rapport à la vie. C'est une attitude d'esprit et de cœur qui consiste à ne pas prendre son parti de la vie et du monde tels qu'ils sont. Une attitude d'espérance : la vie et le monde peuvent changer, on peut y travailler.

Mais vous ne pouvez pas vous désolidariser de l'Eglise, des chrétiens tels qu'ils sont... L'Eglise est votre « passion »... Avez-vous eu à souffrir de l'Eglise ?

J'ai toujours eu beaucoup de difficulté à penser l'Eglise, et à en parler, comme d'un collectif abstrait. « L'Eglise » pour moi, ce sont des gens très concrets que je connais : tel ou tel groupe de chrétiens avec qui j'ai vécu ou que j'ai rencontré, tels prêtres, tel évêque, avec qui j'ai dialogué...

Cette Eglise concrète, oui j'ai eu et je continue à en souffrir. Mais je n'aime pas répondre à la question sous la forme où elle est posée. Telle que je la connais, l'Eglise me réjouit le cœur autant qu'elle me fait souffrir.

Des communautés de chrétiens, paroisses ou groupes divers, par exemple, j'en connais qui sentent un peu le renfermé et l'antimite mais aussi d'autres qui sentent bon le vent du large ou le parfum des fleurs sauvages. J'en connais où on ne cesse de gémir sur ce qu'étaient la vie, la société et la foi du temps de mon grand-père, mais aussi d'autres où s'accueille l'aujourd'hui de la vie des hommes et où se partage l'impatience d'y voir germer la foi et naître l'Eglise. Je pense,

entre autres, à des équipes d'A.C.O. ou de M.C.C., à des groupes de catéchistes que je connais.

L'Eglise, je lui vois bien des visages différents chez nous en France, mais aussi en Allemagne et en Italie, en Algérie, au Cameroun. Sous ces différents visages, c'est la même Eglise du Christ et partout j'y ai rencontré des amis et des frères. C'est là une de mes plus grandes joies. Partout l'Eglise a ses faiblesses et ses peurs, mais aussi d'étonnantes audaces. Ses défauts m'irritent et me font souffrir, mais je les supporte à cause de ses qualités. Dans les communautés de chrétiens où je la rencontre affublée de ses habits d'autrefois, je lui trouve parfois du charme ! Le plus souvent, j'en ai de la peine, car je trouve qu'ils ne lui vont plus et la font passer pour vieille à ceux du dehors. Je le supporte parce que je sais qu'ailleurs elle se fabrique des habits neufs qui font éclater sa jeunesse d'esprit et de cœur, renouvelée par l'Esprit Saint. Je me demande souvent ce qu'attendent les chrétiens pour s'y mettre tous !

Ce qui me fait le plus souffrir ce sont les incompréhensions et les bagarres des chrétiens entre eux, et par-dessus tout celles des prêtres. La tentation est forte de se croire, à soi seul, possesseur de la vérité, alors que l'unique chemin pour y entrer est de mettre en commun ce que chacun en découvre. Quant à l'Eglise, en ses évêques, j'ai beaucoup souffert avec l'ensemble des prêtres de la Mission de France des décisions prises par certains d'entre eux ; les mesures concernant les prêtres ouvriers en 1954 et en 1959 ont été la cause de beaucoup de souffrances, de drames douloureux. Localement, j'ai toujours eu la chance de dépendre d'évêques qui avaient un très grand sens apostolique, et avec lesquels j'ai aimé travailler. La vision qu'on a de l'Eglise passe toujours par le concret de ce qu'on en a connu et vécu. Peut-être, sur ce point, ai-je été plus gâté que d'autres.

Les gens sentent cette connivence, cette complicité qui vous lie à l'Eglise, cette passion qui vous habite ?

Je pense que oui. Comme je vous l'ai dit, au travail nous partageons beaucoup de choses sur ce qui fait notre vie ailleurs. Ceux et celles avec lesquels je suis le plus en contact savent comment sont occupés mes soirées et mes week-ends, mes

vacances. Plusieurs sont venus à la maison, à Fontenay et connaissent quelques-uns de notre équipe. Lorsque je prends un jour de « congé sans solde » pour aller à une réunion d'évêques, ils savent où je vais et me demandent après coup ce qui s'y est passé. Comme prêtre on me demandait : « Est-ce que tu dis la messe ? Est-ce que ton évêque est d'accord avec ce que tu fais ? ». Comme évêque on me demande : « Comment t'entends-tu avec les autres évêques ? C'est pas trop difficile ? ». Après mon voyage à Rome, en 1979 : « Alors, comment ça c'est passé ? Tu as vu le Pape ? ». Vous savez qu'à Rome on photographie toutes les rencontres avec le Pape. Comme je m'attendais à la question qui me serait posée à mon retour, je suis allé chercher les photos. Mais j'ai dû écrire pour en commander d'autres !

Si beaucoup sont très éloignés de l'Eglise, ils ont cependant un sens étonnant de l'Eglise. Ce qui est vécu de façon marginale, sans lien avec l'ensemble de l'Eglise, n'a pas beaucoup de poids à leurs yeux. Par ailleurs, dans ce que dit ou fait l'Eglise, ils savent très bien faire le partage entre ce qui est conforme à l'Evangile et ce qui s'en éloigne : « Ça c'est bien », « Ça c'est pas chrétien ». Dans notre pays, le peuple, les petites gens ont le sens de ce que l'Eglise doit être, devrait être. Sans doute est-ce parce que, de longue date, les mentalités ont été imprégnées de l'esprit de l'Evangile. L'Eglise n'a pas su toujours rejoindre ce sens évangélique.

Certes, mais il arrive bien un moment où il faut annoncer le nom de Celui qui sauve ! Dans ce témoignage que vous vivez en pleine pâte, aux frontières de l'Eglise, comment êtes-vous serviteur de la Parole ?

La finalité d'une entreprise n'est pas la prédication de l'Evangile, mais le travail qu'on y fait. Aussi l'authenticité de ce que vit un prêtre dans un milieu de travail ne se mesure pas au volume de ses conversations religieuses, ou de l'annonce explicite de Jésus-Christ. Cela passe d'abord, et avant tout, par ce qu'il est comme travailleur : son comportement par rapport au travail, aux conditions de travail, à ce qui se passe dans l'entreprise et dans le mouvement ouvrier. Vivre du Christ au cœur des relations humaines y inscrit des traces qui portent sa marque, et « disent » silencieusement quelque chose de Lui. La parole explicite sur Jésus-Christ ne peut venir qu'en son temps, et au travail je n'ai pas souvent l'occasion d'en

prendre l'initiative. Mais il existe d'autres formes de la Parole de Dieu dont je peux être le serviteur si j'y suis attentif.

Il m'arrive parfois d'être le confident d'interrogations sur le sens de la vie, l'amour, la naissance, la maladie, la mort, la paix et la guerre, les injustices. Cette expression des mouvements de la conscience et de ses débats n'est-elle pas la première forme de la Parole de Dieu ? Entendue dans le secret, en son jaillissement, elle prend forme explicite à partir du moment où elle se dit. D'avoir pu la dire une première fois permet de la redire à d'autres avec plus de conviction et plus d'assurance. Parole aussi qui prend couleur d'un lien avec Dieu, du moment qu'elle a été dite à « quelqu'un qui est prêtre ».

Par ailleurs, tout ce qui se raconte à partir des événements sur la foi, l'Eglise... constitue une forme explicite de la Parole de Dieu. Elle se dit et circule sans que j'y sois pour rien. Il arrive qu'on me demande : « C'est vrai ou pas, ce qu'on dit ? », ou bien : « Qu'est-ce que tu en penses, toi ? ». Comme nous nous connaissons bien, le plus souvent il n'est même pas nécessaire de me poser la question pour savoir la réponse. Mon attitude suffit. Grimace, sourire, impassibilité apparente, silence désapprobateur, galéjade... valent commentaire. Je sens bien que je suis ressenti, parce que prêtre, évêque, comme point de référence et de vérification.

L'Eglise ne se rassemble qu'en réponse à la Parole de Dieu. Seule une Parole authentique, fidèle à l'Evangile, a cette puissance de rassemblement. Sous quelque forme qu'elle se manifeste et se dise, aider à ce qu'elle soit juste, vraie, authentique, fait partie de mon ministère de prêtre.

C'est une histoire de germination, ce que vous dites là. C'est une histoire de naissance !

Oui, si vous voulez. Ce qui me passionne le plus, de l'Eglise, est de la voir en train de naître. Cette « naissance », à mon sens, elle commence dans certains échanges où se fait la jonction des interrogations sur la vie et du témoignage de la foi. Je pourrais en raconter de nombreux exemples. En voici un.

Au bureau, ma voisine la plus proche était une militante. Elle n'était pas croyante, mais nous étions liés d'amitié. Un jour je la vois qui suçait son stylo, le nez en l'air. « Françoise, à quoi penses-tu ? » « Oh ! à des choses ». Puis elle s'est remise à travailler. Au bout d'un moment elle me fait signe de venir à côté d'elle. « Tu veux savoir à quoi je pensais ?... L'amour, qu'est-ce que c'est ? Je dis que j'aime Patrick, mon mari, mais est-ce que c'est bien vrai ? Qu'est-ce que c'est « aimer » ? Tu le sais, toi ? » — « Aimer ? Je ne peux pas te répondre comme ça, ici, en quelques mots, mais d'accord je te dirai ». Nous avons repris la conversation quelque temps plus tard. « Ce que c'est qu'aimer... j'ai commencé à l'apprendre dans ma famille : de mon père et de ma mère, de mes frères et sœurs. J'ai continué à l'apprendre à l'école, puis dans un mouvement de jeunes dont j'ai fait partie. Je l'apprends encore tous les jours, ici au travail avec vous et au syndicat... Si tu veux la totale vérité de moi-même sur cette question, il faudrait que je te parle de Jésus-Christ. Mais je ne voudrais pas t'ennuyer ! » — « Non, tu ne m'ennuies pas du tout ! Vas-y ». Je lui ai expliqué alors comment j'apprenais du Christ ce que c'est qu'aimer...

Cet échange en a entraîné d'autres du même genre par la suite, avec elle ou dans son foyer. Ces échanges-là, on ne sait jamais par avance où ils vont, où ils iront. Ce qui est sûr, c'est qu'ils sont le fruit d'une histoire partagée. A travers eux, des liens d'une qualité et d'une profondeur nouvelles se créent, avec des prolongements qu'on ne soupçonne pas.

Lorsque j'ai dû quitter la ville où j'ai vécu cela, je suis allé dire au revoir à cette collègue de travail et à son mari à la maison. Je les avais prévenus de ma venue. Quand j'ai sonné, elle était seule. Son mari est arrivé quelques minutes plus tard, avec quatre copains de son travail. Il me les a présentés et au moment où j'allais me présenter moi-même, l'un d'eux m'a dit : « Et toi, tu es Jean. Patrick nous a dit que tu allais partir, alors on vient te dire au revoir ». Je ne les connaissais pas. Je n'en suis pas encore revenu ! Très rares sont les occasions, comme celle-ci, de découvrir ce qui se tisse invisiblement.

Dans la famille d'une autre collègue de travail, j'ai été stupéfait de prendre la suite d'un prêtre-ouvrier, avec lequel elle avait été très liée quinze ans auparavant. Pas d'autre relation d'Eglise depuis, mais celle-là était bien vivante, comme toute neuve encore. Il faudrait reconter ce que nous découvrons dans la vie de co-

pains prêtres-ouvriers, le jour de leur mort, lorsque se dit en plein jour ce qui s'est inscrit silencieusement dans le cœur et la vie de leurs compagnons de travail. Ce n'est pas propre aux prêtres-ouvriers d'ailleurs. Je pourrais en dire tout autant d'autres prêtres, prêtres de paroisse ou aumôniers d'Action catholique... ou encore de chrétiens de l'A.C.O. que j'ai connus. Avez-vous lu ce livre, paru aux Editions Ouvrières et qui a pour titre : « Aurélie, journal d'une O.S. » ? Tout chrétien dont la foi est vivante, soucieuse de fidélité au Christ et à son Eglise, est, sans même qu'il le sache, semence d'Eglise. L'Eglise, en ses commencements, n'est pas toujours visible. Il est long le temps des fondations, avant qu'apparaisse l'édifice ! Ce qui ne se voit pas, le cœur, lui, en sait l'existence : il la « sent », la devine à d'infimes détails : un sourire de connivence, une poignée de mains, un comportement qui a changé...

J'aime bien l'image qu'emploie saint Irénée, quand il parle du Christ et de l'Esprit comme des « deux mains du Père » : les deux mains par lesquelles il agit dans l'humanité. Portée par ses témoins, la Parole du Christ vient à la rencontre de celle que murmure l'Esprit au cœur de tout homme, dans le silence de sa conscience. C'est de cette rencontre, par la libre adhésion au Christ dans la foi, que peut naître l'Eglise, que je la vois naître.

Chocs en retour

La « mission » n'est pas uniquement d'aller vers des rives, des mondes, par rapport auxquels l'Eglise est étrangère. Elle est, dans le même mouvement, accueillir de nouvelles compréhensions de l'Evangile et de nouvelles pratiques la Foi. En 1981, le père Coffy avait souligné avec beaucoup de fermeté la place qu'il faut faire au « choc en retour » sur l'Eglise qui envoie.

Après avoir dénoncé les équivoques d'un dialogue qui ne serait que « pure écoute » ou « pur monologue », et dans lequel les partenaires du dialogue n'auraient pas le courage de s'affirmer différents, il disait :

« *Le dialogue conduit à une transformation de l'Eglise qui envoie, par les fruits que produit la mission... Une église de France envoie en Afrique, en Amérique latine, auprès des jeunes, en mission ouvrière, dans les situations du quart-monde... Il lui faut chercher à faire place au choc en retour et ne pas s'en étonner : ces envoyés seront témoins de l'Evangile qu'ils auront écouté dans ces nouvelles situations. Ils seront les témoins d'autres dimensions et exigences de l'Evangile, d'autres pratiques évangéliques, nées en terre étrangère... Il n'y a pas de mission sans ce choc en retour d'une conversion de l'Eglise qui envoie* ».

Le danger est que ce « choc en retour » ne soit accueilli que par des organismes situés à la périphérie de la vie ecclésiale, ou seulement par des organismes spécialisés. N'est-ce pas l'Eglise dans son ensemble qui doit en être affectée ? Ce « choc en retour » devrait avoir un impact sur les pratiques sociales de l'Eglise. C'est aussi la compréhension du mystère de Jésus-Christ qui s'en trouve affectée, enrichie.

Pour prendre une comparaison : celle d'un livre dont on écrirait un nouveau chapitre. Ce nouveau chapitre est-il seulement l'adjonction de quelques pages supplémentaires, juxtaposées aux autres ? ou déplace-t-il le contenu de l'ensemble de l'ouvrage ?

Le « choc en retour » de ce que des chrétiens et des prêtres découvrent et tentent de vivre de l'Evangile et de l'Eglise, en classe ouvrière, devrait déplacer le regard et les pratiques de l'Eglise sur de multiples terrains :

— déplacement quant au regard que l'Eglise porte sur elle-même. Quel décalage entre ce qu'elle pense d'elle-même, et ce qu'on pense d'elle !

— déplacement quant à la perception que l'Eglise a de la société. Pour reprendre des expressions du cardinal Suhard, quel décalage entre un « pays fictif » tel que se le représente l'Eglise, et le « pays réel » !

— déplacement quant à la manière de l'Eglise de parler d'un certain nombre de thèmes qui lui sont habituels : la fraternité et l'amour, la réconciliation et l'unité, les droits de l'homme, etc.

— déplacement quant aux perspectives et modalités, aux temps et aux espaces, de la communion ecclésiale et de la catholicité.

En terminant, je voudrais poser une question. Il arrive souvent d'entendre parler de « marginalisation » de chrétiens qui cherchent à être témoins de l'Evangile en classe ouvrière — ou des mouvements apostoliques — ou des prêtres-ouvriers... Ne faudrait-il pas examiner de près ce qui s'en dit ?

Dans la mesure où elle est ressentie comme réelle, cette « marginalisation » peut avoir bien des causes auxquelles il faudrait chercher à porter remède. Sans en exclure d'autres :

• une insuffisante acceptation de ce que Maurice Vidal (« Masses ouvrières » janv. 78 p. 34) appelle la « distanciation » nécessaire à tout effort de mission, par rapport aux formes instituées de l'Eglise qui envoie.

• la difficulté des témoins de l'Evangile en classe ouvrière à s'expliquer sur le « choc en retour », tel qu'ils le perçoivent et le vivent.

• la difficulté, ou l'incapacité, de l'Eglise dans son ensemble à accepter le « choc en retour » et les transformations qu'il exigerait d'elle dans ses pratiques.

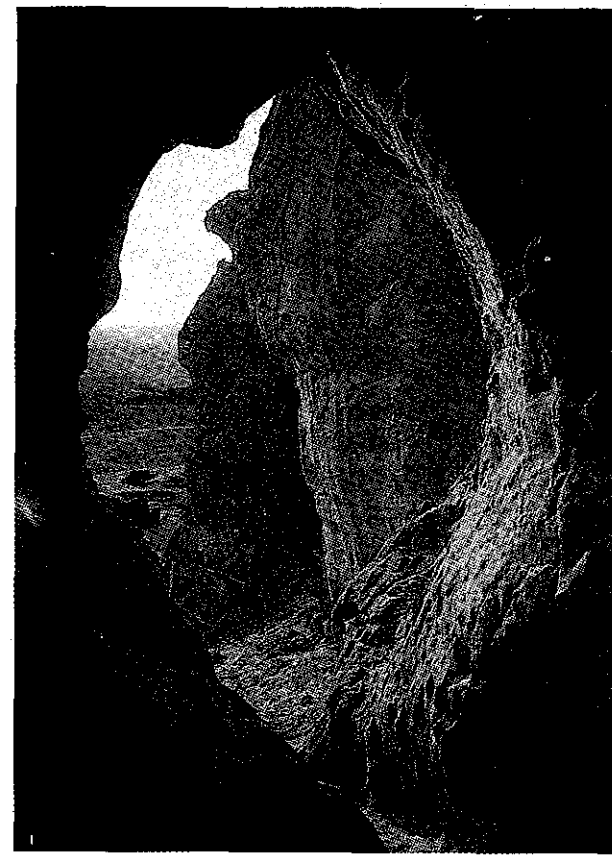
Peut-être ces questions seraient-elles plus faciles à résoudre si l'Eglise dans son ensemble, dans notre pays... en découvrant les espaces humains auxquels elle est étrangère, prenait davantage conscience de son incomplétude.

Jean Rémond

Intervention à l'assemblée épiscopale de Lourdes 1983.

Spiritualité
des prêtres ouvriers
du Bâtiment et des Travaux publics (B.T.P.)

L'équipe des prêtres-ouvriers travaillant dans le Bâtiment et les Travaux Publics est composée de 7 prêtres de la Mission de France et de 3 prêtres du Prado. Cette équipe a un statut national. Elle se réunit régulièrement sous la forme d'un week-end mensuel. Depuis la création de l'équipe ses membres ont travaillé sur les chantiers
des aéroports de Roissy I et Roissy II ;
des métros de Marseille et du Caire ;
des barrages hydrauliques d'Agadir et Al Massira au Maroc ;
du Mont Cenis en Maurienne ;
des complexes industriels de Fos sur Mer et de plusieurs usines au Maroc ;
des Tours de la Défense et des cités H.L.M. à Tiaret (Algérie) ;
des stations de ski (Le Corbier) et des golf-country (Côte d'Azur)
du premier essai du tunnel sous la Manche dont les travaux furent arrêtés en 1973 ;
de villes nouvelles (Marne la Vallée) ;
du ministère des finances (Bercy) ;
des sites nucéaires : Blaye - Tricastin - Dampierre - St Maurice - Chooz - Paluel - Cruas.
Tout dernièrement, deux nouvelles embauches ; une pour achever un établissement hospitalier en Arabie Saoudite, l'autre pour construire une piste d'atterrissage en Terre Adélie dans l'Antarctique.



mosaïque de textes composée par Albert Grimaux

— 2e partie* —

Le désert des hommes

Solidaires de nos compagnons de route, sans cesse nous sommes en dialogue avec Celui qui nous envoie comme ses témoins, là où nous sommes. Quelques fois nous sommes déroutés mais, il faut bien le dire, cette amitié avec ce Dieu Tout Autre prend souvent l'allure du combat de Jacob avec l'Ange (*Genèse* 32,23-33).

Dans cet univers rude et chaleureux où l'homme est souvent agressé dans sa dignité, nous avons la conviction de pénétrer dans un monde d'une densité humaine hors du commun et particulière aux chantiers. Il est rare de travailler seul, les travaux se font par équipe d'une dizaine de bonshommes où se côtoient Turcs, Maghrébins, Portugais, Français. Les uns et les autres finissent par s'apprivoiser pour travailler dans les meilleures conditions possibles. Normalement, un tel mélange de races devrait déclencher un racisme acerbe. En fait, on finit par se connaître et par conséquent se tolérer, avec la conscience que seul le patron a intérêt à la division des travailleurs.

Anonymes au milieu de cette foule d'hommes condamnés au célibat, nous avons été façonnés par ces compagnons de route d'une autre culture, d'une autre religion. Avec eux nous avons pris le chemin de l'exode à la suite d'Abraham.

« Je découvre mieux, dit Jean-Claude, que nous sommes devenus des nomades. Tantôt ici, tantôt ailleurs. La transhumance nous fait d'abord des hommes de recherche. Qu'allons-nous trouver ici des hommes, et de Dieu ? Qui sont ces hommes et qui est Dieu ?

Qui est Dieu ? Celui du Portugais diffère sensiblement du Dieu Italien, celui du musulman écorche joyeusement le Dieu espagnol, le témoin de Jéhova bouscule tout le monde de ces certitudes, c'est Babylone et je suis en exil.

Aussi nous voilà invités à exister d'une église sans frontière. Au delà des diocèses et des pays. Au delà des systèmes idéologiques et des croyances. Du Caire à Fos sur Mer, d'El Ajadida aux bords de Seine, de Damiette à Culoz, d'Annecy à Montpellier, de la Belgique à Roissy en France, de Tiaret aux Ardennes, quelle est notre nationalité et quelle est notre foi ? » (juin 87).

---

* La 1re partie de ce document a été publiée dans le numéro précédent de la Lettre aux Communautés, p. 13 à 28.

Aujourd'hui, après plusieurs années dans les B.T.P., nous pouvons dire que nous avons eu raison de risquer ce nouvel exode. Nous avons la confiance de nos camarades. Nous sommes des leurs dans l'amitié, la fatigue, et jusque dans les luttes.

« Dans ce domaine certains gestes sont possibles. Il faut peser à leur juste prix des exemples comme : ce copain algérien qui prend la parole au 1er mai au nom du syndicat à Bordeaux ; ce camarade français qui approvisionne le piquet de grève et pense à apporter des denrées propres aux musulmans : cette section syndicale d'entreprise (C.G.T.) qui écrit une lettre au P.D.G. d'une société industrielle concernant la grève et les conditions de travail sur le grand chantier d'un barrage hydro-électrique au Chili » (1983).

« La vie des organisations ouvrières est malheureusement une misère minée par le temps. La durée d'un chantier, c'est trop court, même si cela n'a pas empêché quelques grandes luttes sur de gros chantiers. Te souviens-tu, Philippe, de nos chassés-croisés au piquet de grève avec pour salut « les aveugles voient, les boîteux marchent » ? Et vous camarades, bataillant un jour de pluie pour obtenir les intempéries, vous rappelez-vous notre colère à nous entendre dire par un directeur administratif : « Enfin, messieurs, les vaches ont bien couché dehors cette nuit » ?

Heureusement qu'elles existent, ces organisations que sont nos syndicats malgré toutes leurs lacunes et leurs imperfections. Sans eux, toute la classe ouvrière serait impitoyablement laminée, broyée. N'est-ce pas cela qu'on entend actuellement jusque dans les C.E. ? « Vous comprenez bien, messieurs, que vu la conjoncture actuelle, nous devons dégraisser nos effectifs ». Les vieux engins, on peut au moins les revendre à la ferraille. De nous il n'y a plus rien à tirer.

... Le respect des personnes, l'amitié partagée, la famille, le non racisme, la lutte pour exister debout, ne sont-ils pas des mots de prophètes tout au long de la Bible ? N'est-ce pas le cri des Hébreux sous les fouets des chefs de corvée qui monte jusqu'à Yahvé au point qu'il s'engage lui-même dans le combat de libération de son peuple ? (J.C. Juin 87).

Malgré le coude à coude fraternel du chantier ou du cantonnement, malgré l'épanouissement provoqué par les embryons d'activités militantes, la solitude est souvent la compagne de ces déportés des Travaux Publics.

« En Algérie, j'ai eu la chance de pouvoir faire l'expérience de la solitude : c'est un cancer qui ronge sans bruit et qui risque de vous emporter. Un cancer dont je suis sorti le jour où je me suis dit : et la solitude des autres, elle est comment ? Je n'avais pas laissé la femme et les enfants au pays, je n'étais pas divorcé, je n'étais pas rentré en France trouvant l'appartement vide... Peut-être bien que ma solitude n'était pas pire que celle des autres ? Il nous fallait la vivre ensemble.

La solitude, elle est là, même si j'ai des occasions de partage avec Emmanuelle et Guy, avec les religieuses de Tiaret, avec les copains de la Mission de France d'Algérie. J'en rends grâce

au Seigneur. C'est la solitude de la longue marche du désert où il faut apprendre à vivre au jour le jour, s'entraîner à la patience et acquérir de l'humour.

Solitude vécue en lien avec l'équipe des B.T.P. D'autres, dans l'équipe la vivent aussi. C'est une solitude de communion de gens attelés à la même tâche. Une solitude meublée par le courrier que l'on envoie ou que l'on attend. Tout un réseau de relations s'établit. De ma vie, je crois que je n'ai jamais autant écrit.

Enfin c'est une solitude qui provoque à la réflexion et au mûrissement. Faut surtout éviter que la machine tourne dans le vide, sinon on perd pied (Michel, avril 84).

La solitude à laquelle chaque personne doit faire face peut aussi s'amplifier par la rupture des relations quand la dépression avec sa fatigue sournoise vous abat, quand l'angoisse vous enveloppe de toutes parts, quand la panique vous emprisonne. L'un d'entre nous a connu ce passage à vide.

« Quittant Fos pour le Languedoc, ce déplacement géographique, devait s'accompagner pour moi d'une autre errance. Doué d'un tempérament plutôt optimiste et d'une capacité d'adaptation assez bonne, je ne savais pas encore ce qu'était la solitude. J'étais « habité ». Par le Seigneur, par ma famille et mes amis, par la Mission de France et les copains de travail... En conversation permanente avec les uns et les autres. Et puis... baisse de tonus : l'agonie du service canalisations, la mort de ma mère, la dispersion des copains prêtres ouvriers (pour de nouvelles missions, l'un participe à la fondation d'une équipe au Brésil, l'autre accepte la responsabilité de la formation des futurs prêtres)... Ces événements me tombaient dessus au moment où le vieillissement était pour moi une réalité difficile à supporter. Je me retrouvais seul.

Cette épreuve physique, psychologique et morale eut une dimension spirituelle. Il y a une dizaine d'années, je parlais d'absence de Dieu en ce sens que, dans la conscience de mes copains, je ne trouvais aucune référence à Dieu, aucune espérance en Lui. Et voilà qu'il m'était donné de vivre moi-même son absence. Thérèse de Lisieux dit quelque part : « La foi, ce n'est plus un voile pour moi, c'est un mur qui s'élève jusqu'aux cieux ». Quel vide ! Ma vie... pour rien, pour personne. Une vie devenue sans importance, sans signification.

Je suis parti pour le Languedoc avec crainte et tremblement, ne sachant pas si je tiendrais le coup... Et je fais mieux que tenir le coup ! Un appel : partir à la manière d'Abraham, dans l'inconnu. Et voilà que Dieu sort de son mutisme, ou plutôt que mes oreilles s'ouvrent et que je l'entends. Le désert reverdit ; les hommes et les choses, reprennent leur profondeur ; tout reprend couleur d'espérance. C'est pour moi un regain de jeunesse.

Oh ! bien sûr, toute nuit n'est pas pour autant totalement dissipée. Je sais que l'angoisse peut resurgir. Les jours printaniers, malgré les gelées matinales et les giboulées de mars portent dans leurs bourgeons le soleil et les moissons de l'été » (André, avril 84).

Le silence de Dieu dans les moments où on perd pied comme celui que son Fils a éprouvé dans le jardin des agonies indique une voie inexplorée. C'est le chemin parcouru par les grands mystiques. C'est aujourd'hui la situation du croyant inséré dans un monde où Dieu est absent.

« Cette solitude naît devant la difficulté à communiquer, à partager avec nos camarades de travail ce qui nous habite et ce qui nous fait vivre. « Tu portes en toi quelque chose d'existentiel et tu te sens seul ». « On est là (dans la situation de P.O. dans les B.T.P.). Pour Jésus, pour l'Eglise et ça ne laisse pas tranquille. Ça chatouille les tripes ».

Dans ces temps de solitude, on est tenté de se rabattre vers un schéma directeur. « On aimerait avoir un schéma directeur. L'Esprit Saint nous parlera à partir de la vie. Les communautés de base d'Amérique latine bousculent le prévisible ». On voudrait se précipiter dans « la terre promise » et il faut « errer dans le désert ». « Ce sont souvent des temps effroyables de solitude ».

Mais ce temps là n'est pas un moment de stérilité. De ces temps de solitude, surgissent quelques moments de communion :

— c'est un temps d'explication soudain et fortuit avec l'un ou l'autre camarade de travail, avec « quelques copains ».

— communion avec ce que font d'autres P.O. « Aux copains, je parle de ce que d'autres P.O. font, pour aider les copains à comprendre ce que je vis ».

De cette solitude, les autres nous en sortent. Pour cela, il faut sans cesse aiguillonner notre regard, peut-être procéder à un « mouvement perpétuel » de conversion. Le désir de fraternité, de la relation à l'autre, nous entraîne sans cesse à briser notre solitude, à ne pas nous y installer et nous y enfermer, même si elle est là et si elle continue d'exister » (mars 81).

Cette conversion est ressentie à chaque nouveau chantier ou quand on est obligé de s'expatrier :

« Je suis encore au stade de faire mon trou. Bien souvent, je tâtonne à tous les niveaux et sans cesse il me faut me remettre en cause. C'est à une sorte de conversion permanente que je suis appelé : conversion au niveau du travail, des relations, du regard sur ceux qui m'entourent, de l'environnement... Conversion sollicitée ou exigée, parce que la provocation ou le choc reçu de l'extérieur est permanent. Conversion qui va de pair avec l'ouverture du cœur.

C'est la route du désert, je le sens parce que je n'en suis qu'à quelques centaines de kilomètres. Dans cet environnement, la lecture de l'Evangile prend une couleur particulière. Je suis un peu dans le monde où Jésus a vécu » (Michel, avril 84).

Un autre membre de l'équipe qui participe à la construction du métro du Caire peut lui aussi lire la Bible avec ses pieds en parcourant le Sinaï ou en se baignant dans la Mer Rouge. Le thème du désert revient fréquemment dans les célébrations de l'équipe.

Le désert est un lieu de marche, de déplacements, le lieu privilégié des nomades. On traverse un désert, on ne s'y installe pas. Il faut sans arrêt poursuivre son chemin, sans repère, sans route balisée, presque aveuglement avec le seul guide de la boussole et du sens de l'orientation. Perdre le Nord devient une catastrophe. Le désert ne conserve que quelques traces du passage des hommes. Quelques pierres pour le feu ou le bivouac. Très vite, la tempête de sable aura englouti ces frêles indices. Ainsi, souvent, tout ce que l'on bâtit avec peine sur un chantier est marqué aussi de la précarité et de l'éphémère. Si le désert est propice à la méditation parce qu'il oblige à larguer les bagages encombrants, il est aussi l'endroit des mirages. Tantôt ce sont les remparts d'une ville où on serait enfin protégé de la bourrasque et de la violence, tantôt, ce sont les arbres verdoyants d'une oasis où on savoure la fraîcheur d'une amitié ou la tendresse d'une compagne. De toute façon, le désert ne laisse pas indifférent. Aujourd'hui le désert des hommes ne sont pas seulement géographiques. Ils sont au cœur de nos foules urbaines, dans le creuset de la souffrance, dans la nuit du doute.

L'appel des pauvres

« *Alors pourquoi donc sommes-nous embarqués dans une telle galère et pourquoi voulons-nous y rester ? En grande partie, parce que nous avons choisi de* vivre avec les plus pauvres. *Une profession qui se dégrade, l'ouvrier qualifié n'est souvent en fait qu'un O.S., de plus en plus instable, embauche précaire, appelant de plus en plus de déplacements sans véritable compensation. Mais ce choix nous permet de vivre avec l'immigré, le pauvre, celui qui ne peut s'exprimer, vivre avec celui qui a un autre visage, celui dont la culture n'est pas reconnue. Compagnons de misère, nous le sommes avec eux ; « il est pauvre comme nous » dit un arabe en parlant de l'un d'entre nous* » (*nov* 83).

A plusieurs reprises dans les textes qui précèdent, nous avons évoqué l'instabilité des chantiers, la transhumance du travail, la non intégration à la population locale, les menaces du chômage et des licenciements, la non considération du travailleur manuel, la précarité de l'emploi, l'avenir incertain. Tous ces aspects de la vie des travailleurs des B.T.P. représentent autant de facettes de ce qu'on peut appeler la pauvreté économique et sociale qui s'amplifie parfois par une pauvreté psychologique et culturelle. Disons dès maintenant que cette pauvreté, quelquefois fille de la misère, est un mal qui appelle à la lutte et aux combats. Il s'agit de la pauvreté du monde, que l'on subit, qui oppresse. Pas question de béatifier ce type de pauvreté qui est pesanteur alors que la pauvreté évangelique libère, est don et richesse. Sans les confondre il y a pourtant correspondance entre ces deux visages de pauvreté. La pauvreté de l'Evangile comme le dit le Père Chevrier,

ne rejoindra jamais la pauvreté du monde. Et d'autre part que serait la pauvreté évangélique si elle n'était pas ancrée, enracinée dans la pauvreté du monde ? C'est le va et vient nécessaire qui engage et porte ses fruits.

« Un des aspects qui me marque le plus, dans une vie de déplacements comme la mienne, c'est la dépendance, la non-maîtrise de l'instant et de l'avenir, l'immédiat auquel nous sommes réduits. Ce n'est pas l'argent qui changera beaucoup ce problème. Bien qu'étant payé au SMIG et indemnisé de déplacement, ce qui nous contraint le plus c'est de ne jamais savoir ce qu'on deviendra, d'être ailleurs, toujours ailleurs. Ceci est renforcé par le peu de travail dans les T.P. et les menaces de chômage. Nous avons un sac, une valise... qui font de nous parfois des exilés, sans pays, ni maison. La bataille pour le pouvoir d'achat ne résoudra pas cette question.

Dans cette vie d'errant, je trouve un lieu pour une vérité d'Evangile quand nous y sommes faibles.

Le chemin avec fait découvrir l'autre. Le bon pauvre est décidément difficile à trouver. La misère atteint tout le monde. Les pauvres ne sont pas forcément vertueux et saints. Quand un copain algérien me dit en revenant de congés : « mon ami, ça fait douze jours, j'arrive de l'Algérie, et j'ai déjà dépensé 420 000... Pitain d'femme, Pitain d'tiercé, Pitain d'loto », il y a là la misère. « Puissions-nous connaître notre misère » ,dit Thérèse d'Avila : elle voit juste, les images du « pauvre parfait » se déchirent et nous font apparaître des hommes mêlés. C'est dans ces flots qu'il nous faut mener la barque et jeter les filets. Jésus ne dit-il pas : « Je suis venu appeler non les justes, mais les pécheurs ? » (Mc 2,17 ; Mt 9,13 ; Lc 5,32). Parfois nous croisons des hommes simples et droits, des simples qui sont devenus sages, il sont des phares et nous avons beaucoup à puiser dans cette sagesse qui sait ce qu'il faut pour vivre ailleurs que dans la misère.

« Tu fais l'école et tu prends encore la misère », parole du Hadj Saïd... Paradoxe, mais là nous sommes en accord avec nous-mêmes. C'est un lieu de vérité pour nous, mais aussi à partir duquel, il faut essayer d'analyser et de comprendre, le lieu où il faudra toujours revenir car il juge notre action et notre société. Je crois qu'il y a beaucoup à faire dans ce sens ; car jusque là l'histoire est presqu'exclusivement l'histoire de ceux qui ont gagné, mais tous ceux qui ont perdu et qui perdent restent étouffés. Les oubliés, les perdus des grandes causes, n'est-ce pas le plus grand champ où il faut moissonner ? Dieu lui-même, n'est-il pas ainsi oublié, perdu ? » (J.P., nov. 84).

Si la pauvreté pour le croyant est effectivement un lieu de vérification de l'intuition évangélique elle est aussi pour tout homme épris de justice la toise qui permet de juger de l'égalitarisme démocratique d'une société ? Toute poche de pauvreté discrètement camouflée en dehors des circuits d'échanges, des postes de décision des intérêts économiques manifeste en quelque sorte que cette société a du plomb dans l'aile. Dans le planning d'un chantier, on ignore totalement la faiblesse d'une main d'œuvre d'exécution qui n'a pas droit à la parole.

« Dans le jeu compétitif de la production, un grain de sable fait grincer les rouages, et empêche la machine de tourner. Ce grain de sable a pour nom le pauvre. Par pauvre je ne pense pas au paresseux ou à celui qui essaie de s'en tirer à moindres frais avec des combines bien à lui. Pour ces derniers, j'ai toujours été impitoyable, parce que dans tous les cas, ils s'en tirent sur le dos des autres. Par pauvre, j'entends celui qui veut faire quelque chose mais dont les faibles moyens ne lui permettent pas de s'en sortir. J'ai rencontré ici quelques formes de pauvreté dues en grande partie aux conditions de vie. Par exemple, le repas : les gars ont pour déjeuner un demi litre de lait, une poignée de dattes ou d'olives avec un pain et souvent ils acceptent encore de le partager. Pendant l'heure de midi, les gars sont couchés un peu partout au soleil ou à l'abri d'un mur : le sommeil refait les forces et remplace les calories qu'il aurait fallu prendre pour tenir le coup. Les pauvres, ce sont ceux qui à la maison, dorment à 7 ou 8 ou plus dans la même pièce et qui débarquent sur le chantier les paupières lourdes de sommeil. Ceux qui n'ont pas reçu dans leur enfance le nombre suffisant de protéines et dont le cerveau se trouve diminué. Ceux qui ont été habitués à un travail rural et de type relationnel et qui, à l'âge de 30 ou 40 ans, se trouvent parachutés dans un travail industriel, dans lequel la relation devient secondaire. Alors, quoi faire de tous ces gens-là ? Sont-ils condamnés à vivre une sous-vie, à végéter au nom des principes sacro-saints de la production et de la rentabilité, de la compétition internationale ?

« Il y a encore plus grave : ce système de production et de rentabilité industrielles engendre lui-même de nouveaux pauvres. Cette forme nouvelle est due en grande partie à la parcellisation du travail. Le manœuvre, une fois qu'il a appris et compris une technique, il devient spécialisé ; si on le change de travail, il se sent vulnérable. Et cela d'autant plus marqué, que l'Algérien par tempérament est quelqu'un de fier. Alors, le travailleur ne possèdera jamais une vision d'ensemble de la construction d'un bâtiment. Encore qu'ici on ne recule devant rien et le gars pourra dire « je sais faire, j'ai vu chez les français ». Ce travail parcellisé conduit à la robotisation des hommes pour un travail donné et c'est là que le système engendre de nouveaux pauvres. J'ai vu un chef d'équipe algérien qui mesurait les cotes portées sur un plancher pour pouvoir les reservir par la suite. Je lui ai dit : « si on change de bâtiment, les cotes ne seront plus les mêmes et comment tu feras ? ». J'ai pris alors le temps de lui montrer sur le plan comment je faisais pour arriver à cette mesure. Ce n'est pas sûr qu'il ait compris : il fallait procéder à plusieurs opérations pour obtenir la mesure voulue. De plus les travailleurs ont une vision très partielle du bâtiment, parce que la division du travail est portée à son paroxysme. Nous sommes loin des maçons qui montaient la maison en partant des fondations jusqu'au toit.

« Le pauvre reste et restera la gifle donnée à ce mode de production industrielle qui se veut tout-puissant et qui veut le plus possible rejeter les ratés. On veut tout organiser dans les moindres détails. Souvent un rien met tout le système d'organisation par terre ; au début du chantier, les chaudières de l'usine préfa ont lâché. Il fallu les remplacer, les neuves furent bloquées trois semaines en douanes : le chantier tourna au ralenti pendant trois semaines. Autre imprévu. Il avait

plu beaucoup et à fortes rafales. Glissement de terrain : le stock de l'usine préfa menaçait de sombrer. Ce jour fut employé à déblayer les pièces préfa sur le chantier et la production chuta énormément. L'imprévu, il y en a eu et l'on s'est toujours ingénié à faire face. Alors, le pauvre n'est-il pas l'imprévu dans le sens où il n'entre pas dans les normes fixées ? Et là, pourquoi ce refus de parer à l'imprévu et de ne pas vouloir faire avec ? La question reste ouverte et n'est sans doute pas facile à résoudre. Une telle question suppose l'invention, il faut se creuser le cerveau et taire un peu le sentiment de supériorité. Peut-être sortira-t-on de cette course à la production et à la rentabilité qui assèche les cœurs et fait oublier que l'autre même mal foutu a un cœur de chair » (M.G. juillet 83).

L'analyse de cette face cachée d'une société ne laisse pas indifférents les hommes de bonne volonté. Elle oblige une société à se surpasser, à utiliser tout son potentiel technique et intellectuel pour inventer de nouveaux rapports sociaux. Ainsi la pauvreté peut être facteur de métamorphose sociale, dynamique révolutionnaire. Elle est aussi pour un disciple de Jésus Christ appel à la conversion, invitation à la prière, recueillement silencieux.

« Je prie comme dans un cri, j'appelle comme si je voulais quelque part que les cieux se déchirent et pour un peu de paix je m'efforce que ce cri devienne un chant. Et je prie en ne disant rien, il y a des paroles, il y a des cris et des écrits mais il y a la présence par dessus tout : être là pour l'Autre, pour rien, dans le silence, dépouillé, nu, et ne rien se dire et que tout soit dit.

Il faudrait d'abord être muet pour laisser la Parole à l'Autre et l'entendre et l'écouter. Il faudrait être sourd pour n'être là qu'avec le regard de l'autre. Il faudrait être aveugle pour connaître l'autre avant que le regard ne voie que ce qu'il connaît déjà trop. Il faut être boiteux, estropié, pour savoir que les kilomètres parcourus ne rapprochent pas forcément. Il nous faut ce cœur handicapé et blessé pour qu'enfin l'Autre ait une place et nous devienne une nécessité et s'installe chez nous et que ce soit la Grâce.

Je prie quand j'arrive mal foutu de ma vie, boiteux, aveugle, manchot qui ouvre l'Evangile, pauvre et nu qui attend tout de l'autre. Et quand je regarde la croix, je dois fermer les yeux car je sais que je n'ai encore rien vu de la détresse des hommes dans ce monde tellement bousculé qu'on se trouve à oublier ceux qui n'en peuvent plus » (J.P. Ascension 87).

La pauvreté spirituelle branchée sur la pauvreté du monde et s'enrichissant mutuellement est une des pierres d'angles du projet de l'équipe des prêtres dans les Travaux Publics. Elle est l'intention de départ, elle demeure la référence ultime dans toutes les mutations de travail, de logements, de pays, que la fidélité à ce peuple provoque. Marcher à son pas, dans les pas d'une foule de pauvres gens c'est tout simplement parce que le Christ s'est identifié à eux.

« Mais nous avons choisi d'être avec les pauvres pour **bâtir ensemble.** Partageant la vie de chantier, nous sommes acculés à vivre la solidarité qui se manifeste tant par des petits gestes

quotidiens que par la lutte organisée. Malgré le racisme grandissant, ce vivre ensemble ne pourra sortir que du peuple des pauvres, parce que le pauvre, se sentant dépossédé, se rapproche de la gratuité. Vivre ensemble nécessite que l'on aille l'un vers l'autre, non pour mettre l'autre dans sa poche, mais pour **travailler ensemble, avec** (et non pas pour) dans le même but de la reconnaissance, de la dignité et du respect de chacun dans une société vivable pour tous.

« Je n'ai rien à faire pour eux, j'ai à faire avec eux » dit l'un d'entre nous (cf. Isaïe 11,6-9).

Il est bien difficile d'**expliquer à d'autres ce choix des pauvres,** pourtant, certains le sentent et le découvrent. Avec des militants engagés on peut essayer une explication parce qu'il y a quelque chose de vécu en commun. Ça se dit dans la vie de tous les jours, par de petites touches successives. « J'ai dit à un incroyant que j'étais prêtre, il m'a dit « alors tu crois encore aux hommes ». « Toi, tu les défends toujours » (les immigrés). Même s'il y a un ton de reproche dans cette affirmation, elle est bien le signe qu'une question est posée » (nov. 83).

Cette pauvreté loin d'être une voie stérile, une complaisance masochiste est au contraire une aventure nourrie de continuels émerveillements. Elle apporte la joie des Béatitudes, l'assurance que l'itinéraire sélectionné n'est pas une fausse piste :

* cela a un sens :

« La peur pèse sur la masse des ouvriers qui n'ont pas d'autre choix que de travailler pour vivre. Se taire ou partir. Une simple réaction de dignité, une parole qui rétablit la vérité ou une candidature à une fonction élective, ça se paie cher. L'Eglise connaît-elle bien le prix de ces choses ? Partager cette peur, la comprendre n'est pas sans valeur. Certains y consacrent leur vie.

Nous soulignons la **valeur prophétique** de cette **fidélité à la vie ouvrière,** telle qu'elle est. Notre profession est massivement inorganisée, bien typée avec son langage propre, sa mentalité particulière, ses logiques qui divergent des mots d'ordre syndicaux. Cela a un sens pour nous de dire que nos copains doivent être aimés tels qu'ils sont ; là où ils en sont parvenus, au terme d'une histoire rude et obscure. Cela a un sens pour nous de **vivre sans pouvoir** et de manifester qu'aucun pouvoir n'a su, jusqu'à ce jour, toucher le fond du cœur de nos copains » (J.C. juin 87).

* c'est une Bonne Nouvelle.

« L'Amour universel ou du moins qui s'essaye à l'être dans l'humilité du quotidien, n'est-il pas signe que « Dieu a visité son peuple » ? « Si vous ne croyez mes paroles, croyez au moins les actes ». « Dites à Jean : les aveugles voient les boîteux marchent... et les pauvres sont évangélisés ».

Ne sont-ils pas un peu **évangélisés, ces pauvres** quand ils découvrent que l'Eglise a envoyé

pour eux des prêtres ? Rien que pour eux, comme les anges aux bergers de Bethléem. Envoyés à ceux qui ne comptent pas, que notre société méprise, ignore, en même temps qu'elle crée des conditions inhumaines de leur existence.

Parce que nous partageons avec eux le quotidien de leur vie devenu le nôtre, nous disons par là que Dieu les aime et tient leur vie pour importante. Voilà la Bonne Nouvelle. Dieu vous aime, Dieu nous aime.

Ça y est, je me suis laissé aller au voyage de l'Amour. Voilà encore un train que j'emprunte sans parfois m'en rendre compte. Je vous laisse. Je suis arrivé pour aujourd'hui. Ma valise à la main, le quai m'attend au sortir du wagon. Un quai pour quel embarquement ? Quelqu'un m'attend. Qui ? (J.C. juin 87).

L'espérance

Notre ministère serait de pouvoir transformer les espoirs humains en espérance chrétienne en révélant par une parole prophétique le sens profond de ce qu'ils vivent

On peut être étonné de parler de l'Espérance à travers les situations que nous venons d'évoquer. Certains penseront qu'ainsi on trouve une porte de sortie, une espèce d'évasion. Ce n'est pas le cas. Tout au long de ces pages on a pu remarquer que les éléments d'une certaine spiritualité sont fortement ancrés dans la réalité de tous les jours. De même c'est sur ce terreau humain, souvent labouré par la souffrance, qu'il faut explorer pour découvrir la petite fleur espérance.

« En même temps que nous construisons des cités pour les hommes, nous bâtissons la maison espérance.

L'espérance est en péril. Ça crie de partout. Cri du pain pour le lendemain. Cri de ces intérimaires muets et voués à l'instabilité. Cris de ces jeunes qui disent : on nous a foutu dans la vie. Pourquoi n'aurions-nous pas les mêmes chances ? Pourquoi eux ? Cri de ces hommes de 50 ans pas encore assez vieux pour la retraite, mais trop vieux pour courir sur les chantiers. Cris nombreux de tous les jours et créateurs d'ulcères d'estomac. Espérer, croire que tout n'est pas fini. A la croix ils avaient cru que c'était fini et pourtant quelque chose de nouveau est entré dans l'humanité » (M.G. Ascension 87).

« Nous sommes dans des lieux impossibles et c'est là notre mission et pas ailleurs. Nous prétendons que l'Eglise doit aller là pour être fidèle à l'espérance de l'Evangile qui appelle tout

homme au bonheur. Comment pourrions-nous parler de bonheur sans se mouiller avec ceux sur qui retombe toujours la misère ? Le bonheur pour moi n'est jamais dans les chaussons, jamais satisfait, il marche. Je n'aime pas les gens installés et je voudrais m'en garder.

Ma préoccupation c'est que l'Evangile traverse le quotidien de nos existences, que nous trouvions les brèches, les ouvertures, les portes, les trouées dans les murs du quotidien. Murs du travail, murs des différences, murs des Moi absolus, murs des refus, murs des vies tranquilles, murs des oublis, murs des ennuis. Dans ces lieux qui paraissent impossibles, justement là nous devons vivre à plein parce que nous viendrons toujours buter là-dessus » (J.P. sept. 82).

« Un effort de lucidité, écrit P. Miot, et d'analyse, une volonté de lutte sont aujourd'hui, conditions requises pour frayer un chemin et laisser percer un rayon d'espérance ». L'espérance n'est pas une chimère même si parfois elle s'apparente à l'utopie. Elle ne peut faire l'économie de tous les outils d'analyse que nous possédons pour comprendre une situation et trouver une solution.

« Espérer, c'est aussi de faire l'effort d'une analyse de situation pour en dégager une pratique. Cette pratique peut être taxée d'illusion, d'idéologie, ou d'utopie, il faut donc accepter la critique dans une analyse et en vérifier dès aujourd'hui les fruits.

Pour changer les choses, le seul rapport de force pour faire reculer « les méchants » ne suffit pas, il y a autre chose, quelque chose lié à l'amour. Ainsi l'espérance chrétienne ne se limite pas aux espoirs humains mais elle nous y renvoie immanquablement. « On peut croire en l'homme sans croire en Dieu, mais on ne peut croire en Dieu sans croire en l'homme ».

L'espérance ne trouve pas sa source en nous-mêmes, elle est un don, un charisme comme une énergie venue d'ailleurs, communiquée par l'Autre ou par d'autres. L'espérance est liée à l'analyse mais surtout à l'amour, l'égoïsme est désespérant » (nov. 85).

L'espérance n'est pas à chercher dans un au-delà des réalités humaines. Elle habite dans la quotidienneté. Les gestes les plus simples sont chargés parfois de confiance, de pardon ; Ministres de l'espérance, nous devons veiller et repérer les « petites choses qui pointent » du Royaume.

« L'espérance est à chercher dans le quotidien, on ne doit pas s'habituer à l'ordinaire, par exemple le matin lorsqu'on se salue, bonjour : que ton jour soit bon. Je n'ai pas envie de faire ce souhait à un chef de chantier qui est : une salope. Ça va ? Il faut aller, aller de l'avant malgré les difficultés. Référence à un espoir, à une espérance dans le tous les jours. « Ça va » avec des intonations différentes et des accents sur ces deux mots manifestent des attitudes et des sentiments très complexes. C'est la nécessité de vivre, la joie d'être là, la fatalité, avec la confiance à Alah, l'espoir que ça ira mieux demain.

L'espérance se vit seul mais aussi ensemble. Seul parce qu'il y a toujours une partie de l'existence qu'on ne peut partager. Ensemble parce que c'est ensemble que l'on pourra faire aboutir l'espérance, qui se bâtit.

L'espérance se vit dans l'amour : se sentir aimé par quelqu'un. L'espérance se vit aussi par la mort, la difficulté. L'espérance doit se vivre même dans un horizon bouché (comme dans les BTP) parce que tout demeure possible plus tard. La parabole du grain de sénevé illustre bien ce passage par la mort. Le travail ne se fait pas voir, mais les résultats, les fruits, mourir pour porter du fruit » (J.C .nov. 85).

L'Espérance fabrique en quelque sorte l'histoire. Inscrite au cœur de l'homme, elle lui permet de briser les murs de sa prison, de marcher vers son orient (où le soleil se lève). Alors que souvent nous sommes dés-orientés, elle est l'étoile qui nous guide dans la nuit. Pour le chrétien elle s'enracine dans l'Alliance de la Bible, sur la personne du Christ. Elle est intimement liée à la Foi dont elle est l'engagement concret dans l'histoire.

« Espérer, qu'est-ce que ça veut dire ?

La définition dit ceci :

Considérer ce qu'on désire comme capable de se réaliser.

Cette définition me convient bien. L'espérance que j'essaie de vivre est celle d'un peuple, d'une communauté. D'ailleurs l'espérance a toujours été le moteur des peuples, et en particulier celui d'Israël.

Dans l'histoire d'Israël, l'unité du peuple s'est faite par sa foi au Dieu unique, mais le moteur de son histoire semble être son espérance aux différentes promesses scellées par des Alliances avec son Dieu :

Avec Abraham, c'est la promesse d'une nombreuse descendance ; il a quitté son pays, mais il n'a jamais pu voir sa descendance.

Avec Moïse, ce fut la promesse d'une terre où coulerait le lait et le miel. Moïse a œuvré pour découvrir et construire cette patrie, mais lui-même n'a jamais pu y vivre.

Puis avec l'exil et ses prophètes, ce fut la promesse de la venue d'un Messie, un libérateur, un roi, un nouveau Moïse.

Un homme, Jésus, a dit qu'il réalisait cette promesse, mais les siens ne l'ont pas reconnu. Le Christ lui-même a espéré mais la mort est venue, libérant son espérance en chacun d'entre nous par sa résurrection.

Ce que je retiens de ces quelques moments-clés de l'histoire d'Israël, c'est que l'espérance fait vivre et agir. Elle fait appel à l'imagination de l'homme mais elle s'en échappe. L'espérance crée et unifie un peuple, mais sa finalité est toujours à redécouvrir » (J.M. janv. 85).

En guise de conclusion

Par ces différentes approches : Serviteurs inutiles d'un Dieu qui a l'initiative, hommes du provisoire perpétuel, témoins d'une Parole qui vient d'un autre, étrangers dans un monde étranger, nomades en quête de fraternité sur les chantiers du monde, nous tournons un regard interrogateur vers celui pour qui nous sommes dans les B.T.P. et qui se révèle comme le Dieu insaisissable dont les chemins sont insondables. Nous découvrons les visages de Dieu.

« Ainsi toute cette histoire qui continue, ses événements, ses découvertes m'ont lié à un Dieu aux multiples facettes, une espèce d'histoire sainte pour moi s'est créée, source de liberté et de fidélité où souvent j'ai expérimenté la force de ma faiblesse.

Ce Dieu aux multiples facettes m'est révélé comme Fils d'Homme, serviteur souffrant partageant notre faiblesse avec les pauvres, partageant notre détresse devant la souffrance et la mort, luttant contre l'oppression qu'il n'a pu vaincre ici bas, libérant de leur joug ceux qui y croyaient, préfiguration de notre libération totale.

Ce Dieu est devenu grand pour les pauvres parce que solidaire avec eux. Ce Dieu est puissant dans sa faiblesse parce qu'il donne aux pauvres la possibilité de vivre, de parler, de guérir, de se libérer, s'ils acceptent à leur tour le partage, l'ouverture.

Ce Dieu est un danger pour les riches et les puissants, car il ne correspond pas à leurs critères de règne, de puissance et de gloire (Amen !), il les menace dans leur ordre et structures et analyses, il me menace parfois aussi.

Ce Dieu là ne s'invente pas, ne se possède pas, il est unique, vivant, proche de nous mais ne se confond pas avec nous, lié à nous mais indépendant dans sa Vérité.

Je me trouve parfois en complicité avec Celui-là, il me permet un dialogue avec ce meilleur de moi-même qu'il recrée, comme dans la Genèse.

Je prends conscience que ce Dieu là a été fidèle à mon égard, par sa présence que je perçois parfois à travers des connivences, les clins d'œil de certains événements.

Pourtant je dirai avec d'autres que Dieu reste quand même l'inconnu le plus proche, que l'idolâtrie me menace toujours et que le Royaume n'est pas toujours là où je le croyais ! » (J.M. Ascension 87).

Envoyés par l'Eglise, nous pensons que nous sommes au service de l'Evangile.

« Les servitudes de la condition ouvrière ne sont pas pour nous seulement partage de vie, mais déjà acte libérateur, manifestation du destin de l'homme, liberté reçue de Dieu pour rassembler ses enfants dispersés en terre étrangère. Ce choix de vie est déjà un acte qui dit quelque chose de la Bonne Nouvelle du salut pour les opprimés et les exclus. Pour ceux qui nous fréquentent de près, l'étrangeté de notre démarche devient signe que l'Eglise est moins étrangère à la classe ouvrière. L'action et la foi des chrétiens deviennent plus crédibles. La gratuité désintéressée d'un tel choix rend la foi moins suspecte, appelle à un amour réciproque. En plein bétonnage, Pédro coupe court aux questions des copains : « Tu n'as pas besoin d'en parler. Depuis que tu es là, je sais bien que ton Jésus, s'il a existé, ne peut que nous aimer ». Dans l'inutile et le silence, l'amour de Jésus est offert » (M.R. fév. 87).

L'avenir de la Lettre aux Communautés comme celui de toute publication qui refuse toute publicité repose seulement sur la fidélité et le concours de ses abonnés.

Pour vivre la mission intimes convictions

Etienne Renaud

Etienne Renaud appartient aux Pères Blancs. Il a été le premier prêtre à pouvoir venir au Yémen du Nord, et à y travailler plusieurs années. Puis, il a été professeur à l'Institut Pontifical d'Etudes arabes et islamiques (P.I.S.A.I.) à Rome, participant à l'enseignement et aux publications. Il a été élu, il y a deux ans environ, supérieur général. Il a écrit le texte suivant après son élection.

Avant de prendre mon bâton de pélerin pour l'Afrique de l'Ouest, j'aimerais partager avec vous quelques réflexions.

Après mon élection, plusieurs m'ont demandé : « Est-ce que ça va changer quelque chose dans l'engagement de la Société par rapport à l'Islam ? ». L'un ou l'autre insistait plus explicitement : « Est-ce que cela va augmenter nos effectifs en Afrique du Nord ? ». A titre de boutade, j'ai répondu qu'un gouvernement de droite était bien placé pour faire une politique de gauche et réciproquement.

Il reste que personne ne peut faire abstraction de son passé, de toute l'expérience missionnaire qu'il a vécue, et je dois reconnaître que ma vie en Terre d'Islam, en Afrique du Nord comme au Yémen, de même que ces dernières années d'enseignement au PISAI, ont profondément marqué ma conception générale de la mission.

Mon intention aujourd'hui, dans cette lettre, n'est pas de commenter les directives du Chapitre à propos de l'Islam, mais de partager avec vous quelques aspects de cette conception de la mission, que l'Islam m'a en quelque sorte obligé à approfondir. Je pense qu'il s'agit là de valeurs importantes pour tout missionnaire, où qu'il se trouve, même si ce sont des valeurs parmi d'autres.

Missionnaire sans échappatoire

Une première expérience que l'on fait au contact de l'Islam est ce que j'appellerais celle de la mission au mains nues : il n'y a pas ou peu d'échappatoire dans la gestion paroissiale, pas de soutien d'un ministère sacramentel bien structuré, pratiquement pas de baptêmes...

En fait, pour être honnête, il y a des échappatoires d'un autre ordre : refuge dans l'activité professionnelle quand elle cesse d'être un simple moyen, attrait de la communauté étrangère... Plus subtilement, il peut y avoir refuge dans l'islamologie, voire l'orientalisme. Là, comme ailleurs, la science peut enfler si elle n'est pas au service du Royaume.

Mais nous ne pouvons pas échapper à la question : « Qu'est-ce qu'ils font pour annoncer le Royaume ? ». Et là, le « faire » semble inadéquat. C'est « être » qui compte. D'une certaine façon, nous ne valons vraiment que par ce que nous vivons. Dans la majorité des cas, il n' y a même pas de relais des mots ; tout doit tenir dans la qualité de notre être : il faut « être » Bonne Nouvelle par toute notre vie. Et nous sommes en permanence confrontés à la question : « Pourquoi ne suis-je pas plus contagieux ? ».

Mettre l'accent sur la qualité de notre vie apostolique et non sur la somme de travail à accomplir, devrait être une tâche essentielle dans tous les contextes où nous nous trouvons. Je suis frappé de voir que plusieurs, au dernier Chapitre, ont dénoncé les ravages de l'activisme : perte du goût pour la prière, mort de la vie de communauté, impatience dans les rapports avec les gens, perte du sens de l'accueil... Décidément, il nous faut souvent méditer l'hymne à la charité de la première épître aux Corinthiens.

Respect de la foi de l'autre

Au contact des musulmans on est frappé par la profondeur de leurs convictions, et plus généralement par la solidité de l'édifice religieux de l'islam. Il est là, omniprésent. L'étude ne fait que renforcer cette impression de massivité, en en faisant découvrir les racines séculaires.

Et l'on aperçoit qu'il faut prendre en compte cette foi de l'islam. On peut le faire dans le but de la combattre, et c'est la polémique. On peut aussi vouloir la connaître dans le propos unique de convertir, et cela relève de la stratégie expansionniste. On peut enfin chercher à la connaître pour établir une rencontre vraie, vraiment humaine, avec quelqu'un qui a son propre système de valeurs. Peu à peu la conviction s'impose que la première démarche de l'amour est de chercher à connaître l'autre tel qu'il est et tel qu'il veut être et, en particulier, chercher à comprendre ses réactions, même et surtout lorsqu'elles me heurtent et m'agressent.

A partir de là on se rend compte que la dialectique, si souvent mise en avant, de dialogue et mission est un faux problème. Le vrai dialogue, celui où l'on s'engage tout entier avec tout ce qu'on « est », ne peut être que témoignage, donc mission. Ce qui importe c'est de promouvoir avec tout homme une rencontre vraie, qui sera à la fois dialogue et mission. Un professeur tunisien, Mohamed Talbi, parle d'un mutuel « devoir d'apostolat ». Car la vérité de la rencontre implique qu'au terme, chacun puisse dire ses plus intimes convictions avec une totale franchise. Idéal rarement atteint, rarement possible même, mais vers lequel il faut toujours tendre, et qui passe par le respect absolu de l'interlocuteur.

Là encore, il me semble qu'une telle démarche devrait avoir une dimnsion universelle. Et peut-être que la « résistance » de l'islam a ceci de bon qu'elle nous rappelle en permanence la présence de « l'autre », qu'elle nous invite à étendre notre attitude de respect aux valeurs culturelles et religieuses de tous ceux à qui le Seigneur nous envoie, qu'ils soient ou non musulmans.

Il est significatif qu'on se pose si fort maintenant le problème de l'inculturation. N'est-ce pas une indication qu'on aurait dû être plus tôt attentif aux valeurs africaines ?

L'exigence de l'Evangile

Je parlais de l'impression de solidité que donnait la foi de l'islam. On peut même avoir un sentiment d'imperméabilité, de totalitarisme, voire de fanatisme. Il est indéniable que la poussée assez générale de l'intégrisme, alimentée par un contexte politique d'opposition aux anciens colonisateurs, rend plus difficile encore la rencontre entre musulmans et chrétiens. En Afrique sub-saharienne s'ajoute de plus un sentiment d'âpre concurrence.

C'est un fait que nous pouvons déplorer. Mais si nous déplorons ce durcissement de l'islam, il est bon de nous rappeler que nombre de musulmans le regrettent tout autant que nous. Il est essentiel de nous rappeler que l'islam n'a pas qu'un seul visage et qu'il faut se garder de porter des jugements globaux, signe que nous avons peu de contacts avec les personnes, dans le concret de leur vie. Par delà ceux qui parlent fort, l'Evangile nous invite à rejoindre les hommes de bonne volonté.

En cela nous ne devons pas être naïfs et nous bercer d'illusions, sous-estimant les difficultés de la rencontre. Je crois au contraire qu'il nous faut les voir bien en face et que l'irénisme ne paie pas. Mais à l'inverse, gardons-nous de sombrer dans le scepticisme et le cynisme. L'Evangile nous invite à rester sur une difficile ligne de crête : « Prudents comme des serpents et candides comme des colombes ». Etre à la fois réaliste et évangélique : deux mots qui apparemment s'opposent, mais l'Evangile n'est-il pas un réalisme d'ordre supérieur, le seul qui tienne au regard de l'éternité ?

Et par dessus tout, nous devons faire terriblement attention à ne pas nous laisser prendre par la surenchère mutuelle de l'intolérance. Il me semble qu'il y a là quelque chose de foncièrement anti-chrétien. Si, au nom de la justice, nous avons à réclamer et défendre les droits de l'homme, en particulier la liberté de conscience, notre attitude ne doit jamais être dictée par l'intolérance de l'interlocuteur, mais bien par l'exemple du Christ qui « dans sa chair a tué la haine ».

Et puisque nous méditons l'exemple du Christ, nourrissons-nous également à son désir d'aller toujours au-delà, de faire les premiers pas pour renverser les barrières et témoigner de l'amour universel du Père, à travers toutes les tensions et les contradictions.

Humilité devant le mystère de Dieu

Aux Yéménites qui, me voyant parler arabe, me demandaient quelle était ma religion, je répondais souvent : « Je suis dans la religion de ma mère ». Constatation des plus banales... J'avoue qu'elle m'invite en permanence à l'humilité, comme y invite le contact permanent avec une autre religion qui se veut elle aussi universelle.

Si je suis chrétien, c'est parce que je suis né en chrétienté. Je n'ai pas exploré toutes les routes possibles vers Dieu et choisi en connaissance de cause. Certes, la rencontre du Christ a bouleversé ma vie et je suis convaincu qu'il est « la voie, la vérité, la vie ». Mais suis-je sûr de l'avoir complètement compris ? Ne puis-je rien apprendre d'autres ? Qui m'autorise à juger d'autres voies, qui ne se réfèrent pas au Christ, et à penser que l'esprit de Dieu ne peut y être présent ? Mon expérience, toute comblante qu'elle soit, ne les disqualifie pas. Il est si facile de se comporter en possesseur de la vérité. J'aime décidément ce mot d'Abraham Lincoln, qui avait

sûrement médité la parabole du pharisien et du publicain : « Ne soyons pas pressés de dire que Dieu est de notre côté. Prions pour être du côté de Dieu ».

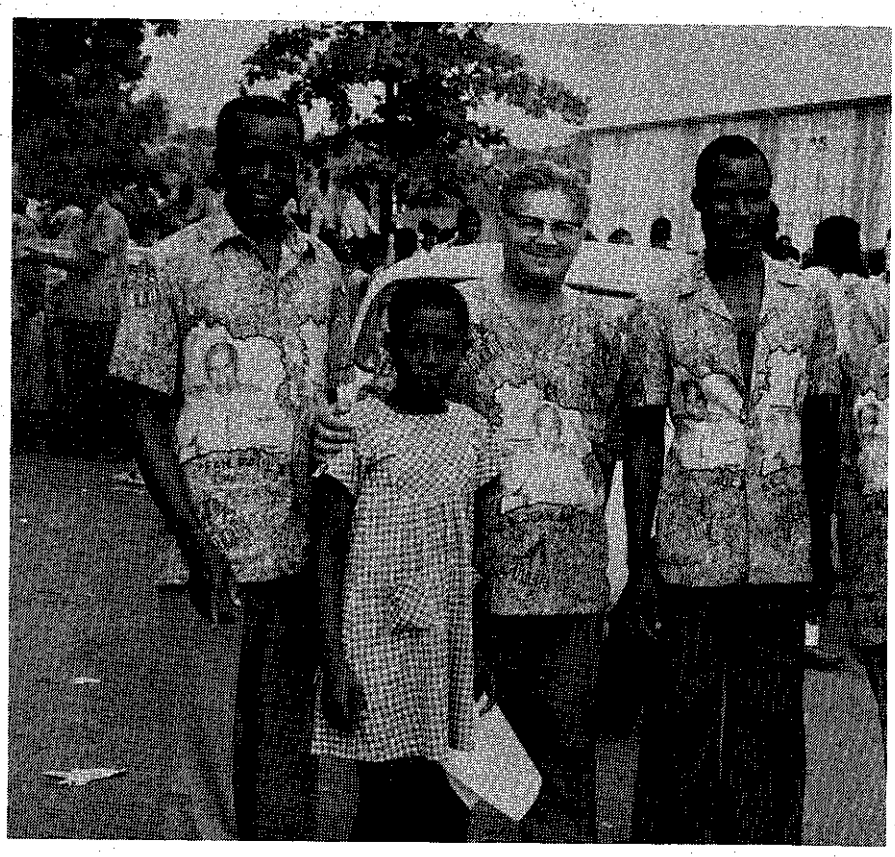
Vivre l'Evangile avant d'en parler, établir avec tout homme une rencontre vraie dans le respect mutuel, suivre le Christ dans sa passion pour la réconciliation, ne pas mettre par notre étroitesse des frontières au mystère de Dieu..., voilà quelques convictions qui se sont imposées à moi à cause des circonstances de ma vie missionnaire. Aujourd'hui j'avais envie de les partager avec vous. Nous sommes loin de la question de départ, mais qu'importe ! Je ne songeais pas à y répondre.

Je vous souhaite « la paix qui a nom Jésus », selon les paroles de Jean-Paul II à Assise, au cours d'une journée qui illustre bien ce que j'ai essayé de vous dire.

Fraternellement,

Rome, 12 février 1987.

Bernard Gouël



- **Bernard Gouël, prêtre de la Mission de France dans le diocèse d'Abidjan depuis 26 ans, est décédé subitement le deux décembre 1987.**

Dans une lettre adressée à Jean Rémond, le Cardinal Bernard Yago dit sa reconnaissance :

« Je remercie surtout la Mission de France de nous avoir laissé le Père Gouël pendant si longtemps. Sa mort subite nous bouleverse tous, et particulièrement les paroissiens de St Kizito. Il avait réussi à faire de cette paroisse une véritable famille, malgré la multiplicité des races et des ethnies, par sa prédication toute évangélique, par son action et sa grande bonté envers tous.

Tous, nous apprécions son grand amour pour ses frères prêtres, en particulier pour ceux qui sont en difficulté. Il va manquer terriblement, non seulement à la paroisse St Kizito, mais encore à tout le Diocèse en ce qui concerne la formation des catéchistes.

Malgré notre peine, nous disons merci au Seigneur de l'avoir donné à l'Eglise d'Abidjan.

Je laisse au Père Collet le soin de donner la nouvelle sur les funérailles de notre cher Bernard ».

En effet, deux amis de France, Paul Collet et Jean-Marie Duchêne participaient aux célébrations de l'adieu ! :

— A St Kizito, dernier quartier de résidence de Bernard, où toute la nuit des groupes très divers évoquent son souvenir et les gestes discrets qui les ont marqués.

— A la cathédrale d'Abidjan, où un millier de personnes, cent vingt prêtres, six évêques et un cardinal offriront au Seigneur toute cette vie de Bernard « comme un éternel chant de louange et de gloire ».

Dans son homélie, Mgr Paul Dacouri remercie également le Seigneur d'avoir donné à l'Eglise de Côte d'Ivoire ce prêtre,

« ce loyal serviteur... ce praticien de la Parole de Dieu...

Puisque celui qui atteint sincèrement le pauvre rejoint véritablement toute l'humanité, tu es devenu tout à tous, tout proche de chacun, enfant, jeune, adulte, homme, femme, riche, juste, pécheur. Dans ton presbytère, on trouvait des gens de toutes conditions sociales, parce que chacun avait sa place, totale et exclusive en ton cœur. En leur nom à tous, je te dis merci...

Père Gouël, si on comprend que je te dise un merci spécial de la part des prêtres, on ne pardonnerait pas mon silence sur St Kizito. La communauté de St Kizito est ton dernier enfant, elle bénéficie de ta part de l'amour particulier dont le benjamin est l'objet : elle en est bien consciente. A cette communauté disparate, bien à l'image de ce pays aux multiples ethnies, tu as donné un seul esprit, une seule âme, en train de devenir un véritable corps vivant au rythme de l'amour puisé dans la Parole de Dieu à laquelle tu as habitué tous ces baptisés et catéchumènes que l'Eglise t'a confiés. Grâce à cette parole d'amour qu'on veut vivre en toute vérité, à St Kizito, non seulement on prie ensemble, mais on chante aussi dans les langues des autres, on danse ensemble les danses des autres, on mange ensemble le repas des autres ; sous ta houlette, Père Gouël, chacun à St Kizito, cherche à devenir l'autre, pour mieux être au Christ ».

Au cours de ce mémorial on se plait à écouter ou à réentendre ces textes concis que Bernard ciselait avec sobriété et densité : « Ma Paroisse »... « Mon Credo ».

Ma Paroisse

« Paroisse » est un vieu mot.
Si par ton action mon frère
elle prenait un sens nouveau ?

Ma Paroisse...
C'est une maison de la Bible.
Le lieu où le Livre est ouvert,
où résonne une parole nouvelle.
C'est la voix du Christ.
C'est la voix du Père.
L'appel à vivre en « Fraternité »,
semence d'amour au creux de l'humanité.

Ma Paroisse...
C'est un puits.
De l'eau pour tout un pays.
C'est aussi un puits
pour abreuver les assoiffés de Jésus Christ.
Ma Paroisse c'est un baptistère
où l'on renaît de l'eau et de l'Esprit.

Ma Paroisse...
C'est une Table,
la Table d'une salle à manger.
Le repas partagé
avec les joies et les peines entremêlées.
Voici le Christ le Nouveau Pain.
Le chrétien c'est un mangeur de Christ.
C'est un partageur de Pain.
De Dieu, frère, as-tu réellement faim ?

Ma Paroisse...
C'est un dispensaire.
Qui ne s'est jamais blessé ?
Qui n'a jamais péché ?
Ma Paroisse :

les fils et les frères réconciliés.
Les pieds paralysés se mettent à marcher.
Les mains se joignent pour prier.
Les cœurs pardonnés recommencent à aimer.

Ma Paroisse...
C'est une banque.
Ce n'est pas une riche maison.
Ce n'est qu'une modeste construction.
Mais elle contient un Trésor
que le voleur ne peut dérober,
que la rouille ne peut entamer.
Ma paroisse ce n'est pas du vent,
ça vaut plus que de l'argent.

Ma Paroisse...
C'est une école.
Une école de la foi.
Foi élémentaire de jardin d'enfants ?
La foi ce n'est pas un amusement.
Il faudra passer au C.M.2,
apprendre à dire : « Je crois en Toi mon Dieu ».
C'en est fini d'une foi sous-développée !
Peut-être iras-tu jusqu''à l'université
Peut-être licencié en droit ou en biologie ?
Pourquoi ne serais-tu pas, mon frère,
licencié... en Jésus Christ ?

Ma Paroisse...
C'est une Famille
Une Famille de sang et de foi élargie
où chacun vient avec son ethnie,
sa langue, sa souffrance et son cri...
Une famille où le pauvre est chez lui,
où l'étranger devient un ami,
et où l'émigré vient dévoiler soudain
Jésus Christ en son visage africain...

Mon Credo

« Un morceau de bois tombé dans l'eau, ne deviendra jamais caïman » dit un proverbe ivoirien ; ce qui veut dire qu'un Européen ne deviendra jamais africain. Je le savais.

C'est alors le paradoxe de vivre la distance et la proximité, l'étrangéité et la fraternité... Aussi, je voudrais modestement exprimer quelques cheminements de ma foi sur une terre nouvelle. Quelques mots, comme des graines plantées sur un autre terrain, ont pris racines et se sont gonflés de sens nouveaux, parfois inattendus...

Croire en Dieu
Les visages du Seigneur

Vies entremêlées

La religion traditionnelle est enracinée dans les gens que je rencontre. Celui qu'on dit « païen » est un croyant. L'image de Dieu fonctionne dans sa conscience.

L'étranger que j'étais restait étonné, interrogé. Si Dieu tient une si grande place, l'homme a-t-il toute sa place ? Images de Dieu dans les conversations de tous les jours : « Dieu est là » « Dieu ne dort pas », « Si Dieu le veut »...

J'ai pensé que Dieu pouvait être refuge, pouvait être libération. Il était souvent « association » à la vie des hommes.

Les noms de Dieu

« J'ai vu les musulmans à genoux sur le trottoir parce que c'était l'heure de la prière. J'ai vu souvent les musulmans égrainer leur chapelet. J'ai appris qu'avec son chapelet le Musulman invoquait les noms de Dieu... les 99 Noms de Dieu selon l'Islam.
Allah est la perfection et l'Unique,
la vie et le Témoin ;
le premier et le dernier...
Ces chemins pour dire Dieu m'ont provoqué et j'ai ouvert ma bible.
Il était Yahvé, le Dieu de l'Alliance et le Salut.
Il était le Dieu de Justice avec Amos,
le Dieu d'Amour avec Osée,
le Dieu intérieur avec Jérémie,
Dieu aux multiples visages découvert dans le Coran ou dans la Bible jusqu'au Nom du Dieu de Jésus Christ : Abba - Père ».

Dieu notre Père

J'ai découvert combien en Afrique le mot « Père » était lourd de sens variables. Le Père qui m'a engendré, le père qui me protège, le père qui me nourrit ; le frère de mon père, c'est mon père.

Chacun a plusieurs pères — En Africain, il faudrait dire « c'est en regardant mes pères de la terre — au pluriel — que je peux découvrir le Père des cieux ». Cette découverte a renouvelé en moi les premiers mots de la prière que Jésus nous a apprise.

Dieu, quand tu le pries, comment l'appelles-tu ? « Père » est devenu pour ma foi, un mot énorme qu'avec Jésus nous osons dire...

Le projet de Dieu.., la construction d'un monde filial.

Croire en Jésus Christ
Les visages de Jésus

Les Communautés chrétiennes africaines peuvent être sensibles à certains traits du visage de Jésus, selon leurs traditions. Elles m'ont ouvert des chemins qui ont renouvelé ma lecture des évangiles.

Jésus et ses ancêtres

En Afrique on est très sensible à tout ce qui attache un vivant à ses ancêtres. Cet intérêt m'a fait redécouvrir la signification des généalogies de Jésus Christ auxquelles je n'étais pas du tout sensible.

J'ai redécouvert un Christ lié aux générations qui ont marché pour lui ; le Christ fruit d'un arbre qui prend racines dans une terre, une race, un peuple.

Jésus notre frère

Frère

Le mot frère en Afrique possède un gros volume de sens. On est frère, on devient frère, le fils de mon oncle c'est mon frère (le mot cousin n'existe pas dans toutes les langues).

Frère dans l'Evangile

Ce chemin fraternel m'a fait redécouvrir l'évangile de Matthieu, comme l'évangile du « Frère ». C'est en cet évangile que les fréquences et les variations de sens du mot frère sont les plus riches.

Frère dans la vie

J'ai rencontré des communautés fraternelles par le Sang et la Foi. Jésus fait éclater les barrières du mot « Frère » en s'identifiant aux plus délaissés, aux pauvres (j'ai eu faim, soif, j'étais malade, en prison... ceux là... qui sont mes frères).

Ces frères de Jésus, je crois que je les ai rencontrés. J'ai mieux compris comment toute vie avec le Christ devenait une vie fraternelle reliée à l'image du Fils devenu « Frère » aîné d'une multitude de frères (Rom. 8,29).

Le courant fraternel qui traverse la culture africaine se gonflait du courant fraternel qui circule dans l'évangile.

Le projet de Dieu... la construction d'un monde fraternel.

Jésus notre sauveur

Le Salut

Luc a mis en relief les mots « Salut », « Sauveur ».
Au Dieu Sauveur invisible s'ajoute le Sauveur au visage humain : Jésus.
Sur le chemin de Palestine, au ras du sol, il nous découvre les chemins du SALUT ;
le Salut pour la femme malade, c'est la santé.
le Salut pour la femme pécheresse, c'est le pardon...

Premiers saluts

Les premiers saluts pour ceux qui m'entourent...
« Le Salut-Santé » pour l'enfant, l'homme malade dans un dispensaire surpeuplé, à la recherche de médicaments introuvables.
« le Salut-Travail » pour ces immigrés venus chez un frère depuis des mois.
Partage du repas, de l'argent, de la maison avec le frère sans travail et sans toit.
« le Salut-Savoir » pour ces travailleurs venus aux cours d'alphabétisation pour apprendre à lire une fiche de paye, apprendre à écrire une lettre.
Solidarité de la race, fraternelle, quotidienne à la recherche d'un « premier Salut » ;
Le mot « Salut » prenait pour moi de nouvelles épaisseurs de sens ;
Commencements de Salut... premières libérations.
Le projet de Dieu... le Salut des hommes.

Jésus notre vie

Manger la vie

On dit qu'un des mots-clés de la Tradition africaine, c'est le mot « VIE ». On rentre dans un courant vital, l'homme et la femme sont au service de la « Vie » qui vient de plus haut et qui va plus loin. On dit « manger la Vie ».

Recherche de la quantité de vie avant... la qualité de vie. Tant de gens n'ont pas leur compte de vie ; le minimum «vital » — lutter pour « vivre ».

Combien de vies écrasées, aliénées, enchaînées... Vie de femmes acceptant ou refusant la polygamie. Refusant les maîtresses — Vie de foyers ; vie économique. Je pense aussi à cette vie de foi, cette vie d'amour... il faut « libérer » la vie qui veut jaillir et se répandre en abondance.

Vie dans saint Jean

J'ai relu saint Jean à partir du mot « Vie » qui est le mot « source ».

Le Royaume « devient la vie » ; l'entrée dans le royaume, une naissance.

Naître, avoir soif... l'eau vive
avoir faim — pain de vie

Tous ces mots s'appellent : vie de foi exprimée en besoins vitaux, biologiques.

Toute initiative à la vie nouvelle doit s'enracnier dans la vie des hommes.

« Vivre » devient « Aimer » en saint Jean, « il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa Vie ».

Les morts pour moi éclataient sous la poussée d'une sève nouvelle. Jésus « chemin et vie » prenait pour moi un visage nouveau.

La tradition africaine se gonflait de la tradition évangélique.

Le projet de Dieu, la gloire de Dieu... que l'homme vive.

Croire en l'Esprit

Le Saint Esprit

La Pentecôte, la fête du Saint Esprit, était bien la fête de la mission.

Nous avons appris à nous mettre à l'écoute de l'Esprit. Il était là au cœur du monde. Il nous poussait pour aller à la rencontre des « plus loin », où l'Esprit était déjà là.

Monde des esprits

Et voici que j'ai rencontré une culture nouvelle. Une vision de l'homme et du monde où étaient intégrés « les esprits » au pluriel. Et voilà qu'on me parlait de « voyants » qui regardent les événements comme s'ils voyaient l'invisible ». Ils découvraient parfois l'action de l'esprit du mal ; j'étais allergique à cette vision.

Pourtant des hommes sont venus me parler de corruptions, de haines, de vengeances, de violences, d'empoisonnements. A travers ces courants du mal, y avait-il les traces de Satan ? Y avait-il un « envers » de l'Esprit Saint ? Comment les gens pouvaient-ils être libérés de la peur de l'esprit du mal qui les emprisonnait ?

Je me suis interrogé sur « le prince de ce monde » dont parle Jésus en saint Jean.

L'univers n'avait-il pas une « face cachée » une épaisseur insoupçonnée ? Les problèmes techniques, économiques, politiques épuisaient-ils tout le « problème » de l'homme ?

Y avait-il un mystère du monde et de l'homme, un drame invisible de la nuit et des ténèbres, de la haine et de l'amour dont parle saint Jean ?

Des hommes, des événements, des faits étaient là, qui m'interrogeaient.

Pour suivre un chemin dans une autre culture... Des mots sont semés.

Peut-être j'ai été parfois ce terrain pierreux où la semence n'a pas poussé.

Pourtant des mots sont tombés en moi, ils ont pris racine, ils n'ont pas fini de produire du sens, des sens nouveaux qui provoquent, m'interrogent et me font vivre.

Quand s'ouvrent les clôtures

Jean GRAY

« Quand s'ouvrent les clôtures », titre significatif et suggestif d'un ouvrage qui laisse entrevoir que les murs épais d'une citadelle se lézardent, que l'air frais du dehors et le vent du large pénètrent dans l'enclos. Il s'agit là d'une œuvre auto-biographique de quelqu'un qui a vécu à la fois la rupture avec l'ancien monde, provoquée par la « drôle de guerre » 39-45 et la sève printanière inaugurée par la paix enfin retrouvée de la libération. Alors que l'Europe sort de son cauchemar de feu et de sang, l'Eglise, au moins en France, secouée par les temps modernes et par l'Esprit de Dieu s'ouvre aux questions nouvelles d'une humanité en pleine convalescence.

Jean Gray, l'auteur de ce livre, au style plein de finesse et de poésie est bien connu des premières générations du séminaire de Lisieux. Le dialogue que poursuivent les deux personnages principaux n'est en définitive que la recherche tâtonnante, laborieuse d'un itinéraire aux méandres imprévus. Ce questionnement personnel rejoint tous ceux et toutes celles qui ont participé de près ou de loin au renouveau missionnaire d'une Eglise pré-conciliaire. Jean Gray avec quelques autres a permis à la réflexion théologique de sortir des amphithéâtres des séminaires, des cercles d'initiés, pour se nourrir et s'expérimenter dans le quotidien des hommes et des femmes affrontés à la vie, avec ses peines et ses joies.

Le choix de ces bonnes feuilles par le Comité de rédaction de la LAC repose sur deux moments de l'histoire et répond au même objectif : aller à l'essentiel à travers l'accessoire.

Le portrait de Thérèse de Lisieux était enluminé : on la découvre jeune carmélite vibrant aux secousses du monde. Contemporaine des maîtres du soupçon qu'elle n'a pas connus, elle ressent le doute au cœur même de sa foi.

Dietrich Bonhöffer, ce pasteur protestant emprisonné dans les geôles du nazisme tente de dégager la Foi à Jésus Christ de sa gangue religieuse. En cela il nous aide à prendre au sérieux les critiques de la religion des philosophes de la fin du XIX^{e} siècle.

Nous remercions Jean Gray de nous permettre de publier quelques extraits de son ouvrage. Si le lecteur de la LAC désire se procurer ce livre, difficile à trouver en librairie, il peut l'obtenir, au prix de 90 F en écrivant à l'adresse suivante :

M. Jean GRAY, 16, rue du Berry, 89000 AUXERRE.

Rien ne semblait destiner cette modeste sous-préfecture normande à devenir le théâtre d'une étrange effervescence où celui qui revenait de l'exil allait être jeté. Le nom de cette ville était déjà connu, grâce à la célébrité dans le monde catholique d'une jeune sainte qui y vécut : Thérèse de Lisieux.

Quand Robert y débarqua, il ne connaissait pas encore cette ville mutilée par la guerre, mais il en avait vu d'autres plus importantes où rien ne subsistait, si bien qu'il n'y prêta guère attention. Les ruines ici sont tout de même considérables. Maisons abattues, éventrées. Baraques de bois, semblables à celles des camps qu'il vient de quitter, où logent les habitants sans abri. Des églises sont détruites, d'autres demeurent encore debout dans un champ de ruines. La chapelle du Carmel, où vécut la jeune religieuse qu'on vénère ici, a été épargnée, mais un autre monastère, celui des bénédictines, a été entièrement détruit, ensevelissant sous les décombres une vingtaine de religieuses. Seuls veillent sur la ville, émergeant du désastre, les grandes flèches de la cathédrale et, un peu à l'écart, au sommet d'une colline, un monument trop blanc, trop décoré, et que n'insuffle nul élan : la basilique du pèlerinage.

Les cérémonies qui s'y déroulent sont les plus mornes auxquelles il ait jamais assisté ; elles s'enflent parfois d'une foule de pèlerins venus des régions pratiquantes, troupeau de coiffes blanches qu'agite le vent, conduit par des pasteurs aux gestes impérieux et à l'autorité claironnante. Mais la petite chapelle du Carmel reste le lieu préféré de leur dévotions.

Les mœurs bourgeoises et rurales semblent d'un autre âge. Les rites de la religion et de la vie sont encore étroitement mêlés. Le marché aux bestiaux suit un calendrier immuable depuis des générations. La foire aux arbres se tient régulièrement le mercredi des Cendres sous un ciel gris d'où tombe parfois une neige tardive. Mais, quand le printemps éclate, c'est sur les herbages où le vert gonflé d'eau luit au soleil l'éblouissement nacré des pommiers en fleur. Les innombrables bouquets de fête tremblant au vent rappellent à Robert l'abondante floraison des pêchers qui tranfigurait les coteaux, le long du fleuve de ses vacances enfantines.

Mais voit-il seulement cette brève splendeur ? Simple décor qu'on aperçoit au passage. L'essentiel est ailleurs.

Il est dans un bouillonnement qui trouble la cité tranquille. Des jeunes hommes nombreux sont attirés ici par la nouvelle entreprise spirituelle dont Robert avait déjà connu les prémices dans les communautés parisiennes. La plupart de ces garçons viennent dans ce séminaire d'un nouveau genre, non pour s'enfermer dans une clôture, mais pour travailler avec les hommes au plus bas de l'échelle sociale. Ils sont bien accueillis par la population du lieu. Grâce à leur dévouement et à leur organisation, n'ont-ils pas porté secours pendant les bombardements de la ville à beaucoup d'enterrés vivants ? Et les gens du plateau industriel, où vivent les plus démunis, sont heureux de leur présence chaleureuse.

Cette entreprise un peu folle surprend, déconcerte certains, mais aux yeux de beaucoup, sur l'amoncellement des murs écroulés, sur les caves encore béantes, sur la ville où vient de passer le souffle de la mort, elle est le symbole du renouveau.

Un mot résume l'aventure, vécue ici et là-bas au cœur des foules, une sorte de mot de passe, comme un secret qu'on murmure d'une voix frémissante. Un mot dont le sens est plus chargé de passion que de rigueur : il sourd des profondeurs de la recherche spirituelle, mais sait-on où il va ? Qui pourrait le dire aujourd'hui ? Un mot : « la mission ».

Mais n'évoque-t-il pas d'abord à l'esprit des images traditionnelles et des faits que l'histoire a recensés, où se mêlent les intentions généreuses, les initiatives hardies et les compromissions ?

Que sera cette nouvelle aventure ?

Les églises ici sont construites, mais les foules de la rue les délaissent. Robert avait éprouvé cette séparation entre les deux foules, la plus vivante, celle de la rue, et celle du temple. Il en avait été lui-même écartelé. Puis il avait choisi...

Face à cette situation, dont personne ne met en doute la gravité, les points de vue des uns et des autres diffèrent sur ce que doit être la nouvelle mission. On hésite même sur le sens du mot : combler le fossé, dit-on. Mais comment ?

Une seule certitude : une entreprise de longue haleine commence, qui demandera du temps, beaucoup de temps, et appellera de multiples transformations, des hommes, des comportements, des structures, et d'autres choses dont on ne sait encore rien. Au fil des ans, de la vie, des inspirations, se découvriront peu à peu des exigences insoupçonnées. Pour aujourd'hui, il s'agit seulement de partir vers l'Inconnu...

...La recherche continue à toutes les époques, à mesure que le monde évolue, dévoilant d'autres cultures et d'autres langages. Recherche précédée souvent par le mouvement même du monde, et découvrant, par le jeu même de la vie, dans les paroles de l'Ecriture, des richesses inépuisables.

Mais le malaise est là, son malaise. Le monde a plus changé en un siècle et demi qu'en des centaines d'années auparavant. De toutes parts, des profondeurs de l'homme aux archives de la terre et du ciel.

Ne faudrait-il pas un peuple vivant pour trouver comment la Parole nous est adressée aujourd'hui ? Souvent les temples répètent un message qu'ils croient intemporel alors qu'il n'est que du passé. Les voix multiples et inconnues sourdant des foules dans les rues et les usines se feront-elles entendre ? Dans sa paroisse d'hier, personne ne les écoutait. Il en était navré. Il se demande : se reposera-t-on sur la rigueur du message pour accepter qu'il ne soit ni reçu ni compris ?

Voilà les questions qui préoccupaient Robert. Mais pouvait-il y répondre ? L'heure, il le sentait bien, n'était pas encore venue. Là aussi, il faudra du temps pour que les paroles ressurgissent aux yeux des foules comme un émerveillement, pour que les traces de l'Absolu apparaissent, au-delà des interdits, comme un bonheur...

Mais comment hâter cette venue ? Ce n'est peut-être pas en remuant seulement des idées, en plaquant des mots nouveaux sur des conceptions mortes. Quitter plutôt les discours anciens. Pour aller où ? Une germination silencieuse. N'est-ce pas une attitude trop patiente et trop incer-

taine ? S'enfouir dans la terre, est-ce encore exister ?

« A l'heure où j'étais assailli par toutes ces questions touchant à mon propre avenir, non pas seulement sur la situation extérieure qui devait être la mienne, mais sur mon cheminement intérieur, j'ai été remarquablement éclairé par un historien. Il travaillait depuis plusieurs années sur les manuscrits authentiques de la Sainte du lieu. Professeur dans une Université catholique, il avait déjà publié plusieurs livres sur ces écrits. Nous étions devenus amis. Je le rencontrais souvent et lui avais fait part de mes préoccupations. Il me répondit un jour en me décrivant sa propre découverte. Elle avait été pour lui bouleversante. J'ai noté ses propos qui m'avaient beaucoup frappé. L'écrit, pour restituer un destin hors du commun, est plus sûr que la mémoire d'une parole ».

Ce que Robert a éprouvé alors, je le comprends mieux aujourd'hui. J'ai moi-même expérimenté l'influence que peut exercer une personnalité exceptionnelle, même disparue depuis longtemps, sur quiconque est sensible à son être et à son message. Je comprends très bien que Robert, au cœur d'une recherche préoccupante, ait été fortement influencé par la révélation de l'historien.

« Je sais, lui a déclaré celui-ci, que vos jeunes étudiants apprécient peu la figure de la Sainte, telle qu'elle est représentée dans les publications du pèlerinage. Ils la connaissent mal. Ces représentations ne sont pas exactes. Vous-même, vous ne la connaissez pas ».

« J'ai découvert en cette jeune fille, qui s'appelait Thérèse Martin, morte à vingt-quatre ans, à la lecture de ses écrits, une personnalité extraordinaire. Elle a résolu à sa manière votre interrogation. Elle est sortie de son milieu, non pas physiquement, mais spirituellement. Dans les mots de l'époque, elle a parlé une langue neuve. Contre la mentalité et la pratique de son entourage et du groupe religieux où elle a vécu, elle a inventé une voie nouvelle ».

« Elle a puisé aux meilleures sources, peu fréquentées alors, les textes les plus spirituels de la Bible, l'Evangile, les prophètes, le Cantique, quelques poèmes mystiques. Ils lui révèlent un Tout Autre que le Dieu vengeur qui crée en nous une terreur sacrée, le Juge impassible, récompensant et punissant les bons et les méchants selon notre propre appréciation. Un Tout Autre : une tendresse que rien ne peut épuiser et que les mots eux-mêmes ne peuvent décrire ».

Révélation éclairante pour elle : elle ne se croit supérieure à qui que ce soit. Que serait-elle devenue, vivant dans d'autres conditions ? Elle ne classe pas les êtres comme on le fait dans son milieu. Qui peut se croire juste ? Qui connaît le secret des êtres ? Et qui peut échapper à la Miséricorde ? Tous, quels qu'ils soient, sont engloutis en elle comme en un brasier. Elle prononce à ce sujet des paroles étonnantes, mais d'une confiance éperdue. « Si j'avais commis tous les crimes, j'aurais toujours la même confiance... ».

Elle refuse les souffrances morbides et se réjouit de ne pouvoir faire de grandes choses. Elle se contente d'accomplir les devoirs de chaque jour et de vivre aussi parfaitement que possible les rapports humains que tissent à chaque instant autour de nous ceux qui nous entourent, au Carmel comme ailleurs.

« Les Saints ont fait des folies, écrit-elle, ils ont fait de grandes choses. Ma folie à moi, c'est d'espérer ».

« Vous m'avez dit, voici quelques jours, que devant le mal du monde, vous avez compris les doutes des incroyants. En présence des camps de la mort, vos certitudes ont été ébranlées et vos réponses toutes prêtes se sont tues. Elle a elle-même éprouvé ces doutes plus douloureusement que vous ne les éprouverez jamais. Elle a vécu, au contraire de ce qu'on imagine, dans les ténèbres. Elle se sait aimée, mais ne sent rien et croit parce que de toute sa volonté elle veut croire. Elle a souffert, dit-elle, la nuit du "néant". Le mot était inadmissible pour son entourage. Il a été corrigé sur le manuscrit ».

« Vous m'avez dit également que la vie toute simple pouvait être pour le plus grand nombre, par ses épreuves de toutes natures — parfois excessives, vous en avez été le témoin — ce que sont les voies mystiques pour quelques privilégiés, le chemin qui conduit au même terme, par le dépouillement et l'abandon suprême de la mort. Eh ! bien, elle a été atteinte de la maladie la plus banale, une maladie de tout le monde, une tuberculose mal soignée, dont elle a subi pendant dix-huit mois les douleurs sans que rien d'extraordinaire, ni extase, ni vision, ne vienne adoucir sa souffrance. Tout au contraire, elle a vécu sa maladie sans consolation, dans la nuit, l'acceptant avec un courage et une patience indomptables. Son seul désir à sa mort : rendre la terre moins souffrante ».

« N'est-ce pas, vous en conviendrez, une aventure exceptionnelle, précieuse pour notre temps d'inquiétude ? A l'heure où de grands changements s'amorcent, ne pourrait-elle apporter quelque lumière ? ».

Robert se rappelle que cet entretien s'était terminé devant la porte entrouverte de la chapelle du Carmel. Des gens entraient et sortaient. Qu'en retenaient-ils ? La révélation d'un secret jusque-là à peine entrevu. Il entre à son tour. Une atmosphère voilée — rêve, prière — flotte à l'intérieur où se mêlent l'odeur âcre des cierges se consumant et le halo de lumière tremblant qui les entoure. Ceux qui sont là, à ses côtés, pense-t-il, ne sont-ils pas eux aussi, plus qu'on ne l'imagine, et sans qu'ils en aient une conscience claire, atteints par ce secret ?

Quand il sort dans la rue, la brume du premier hiver recouvre la ville. Pas d'étoiles au ciel. La lumière dont ses yeux gardent le reflet éclaire le paysage sombre qu'enveloppe déjà la nuit. Eclairera-t-elle sa marche incertaine d'une manière ou d'une autre ? Son désir n'a pas changé : mais la voie sera nouvelle. Hasardeuse. Une sourde crainte l'habite. « Au sein d'un monde que le doute étreint, et dont l'emprise, si vous l'épousez vraiment, ne vous laissera pas intact, vous aurez besoin de son espérance à elle », lui a dit son ami l'historien en le quittant.

L'ordre est maintenant de partir. Vient-il du dedans ou du dehors ? Il ne sait. Il partira. Laisser les livres. Se taire. Il n'ignore pas que d'autres devront continuer à chercher et à enseigner. Transformer les mentalités est une tâche primordiale. Là aussi se joue l'avenir. Quant à lui, il ne le peut plus. Il craint selon la parole sévère du philosophe, « de n'être qu'un professeur de christianisme ». Ses paroles, le plus

souvent, lui semblent dépasser son être et il ressent comme un danger permanent : celui de parler au lieu de vivre. Pourquoi maintenant ne peut-il plus dire un mot qu'il ne puisse garantir avec sa vie ?

L'Eglise elle-même l'aide à s'engager dans la vérité totale. Elle le pousse vers les travailleurs qu'il a jadis fréquentés sans les voir, dans le seul espoir de les quitter. Dans quel esprit reprendra-t-il un travail qu'il a honni ? Il ne sait. Il ne sait rien, sinon qu'il doit partir. Sa voie à lui. Pas nécessairement la voie commune ni même habituelle. Il ira, mais cette fois en pleine conscience, partager la vie et le travail des millions d'hommes, les plus simples, les plus démunis, pour qui ni les titres ni les représentations ne comptent, un lieu où la vie est exigeante, les luttes âpres, l'espoir nécessaire. Autrefois il voulait se retirer de la foule pour combler son désir. Aujourd'hui il comprend qu'il ne trouvera que lui-même sur les sommets déserts.

Il ne sait pas non plus ni quelles intentions, ni quelles stratégies commandent à ce départ, semblable à beaucoup d'autres. Conquête, prosélytisme, fossé à combler, mur à abattre... tout reste à la surface de son être. Les bouleversements du monde, la rumeur des foules, les peurs et les espoirs du jour l'atteignent plus profondément. Tout ce qui vient d'un extérieur qu'il a lui-même occulté pendant longtemps lui parle et lui révèle la distance existant entre la vie réelle et ses propres paroles, lui révèle aussi la distance, plus douloureuse, où il est encore de celui qu'il cherche : l'Etranger.

Ce jour-là, il revient de la banlieue grise où il habite désormais, vers le pays aux collines herbues. Il revient pour se dépouiller de sa seule richesse : ses livres. Partir les mains vides. Le ciel est clair. Le matin fragile accroche une légère vapeur aux buissons de septembre. Demain il rentre à l'usine. Au loin, des trains fuient vers la ville. A nouveau, l'exode.

Quelques années plus tard, ...Robert poursuit son cheminement secret.

Son existence a peu changé : le même travail, les mêmes responsabilités. Une seule modification : il a rejoint à l'usine le groupe des travailleurs les plus combatifs, ce groupe que tous ici appellent la « cellule » avec une nuance de respect et l'inquiétude. Que vont-ils encore nous proposer ? Mais ces camarades ont suffisamment de bon sens pour appliquer des décisions qui répondent à l'attente des travailleurs et en critiquer d'autres. Ces critiques remontent-elles vers ceux qui donnent les consignes ? Une autre histoire dans laquelle il n'entrera jamais, se contentant de rester et d'agir avec ses camarades les plus proches. Il avait déjà travaillé avec eux, mais il n'avait pas rejoint publiquement le Parti, car cette adhésion, pour les autorités religieuses signifiait l'exclusion. Aucun membre de l'équipe des prêtres-ouvriers ne l'avait fait, contrairement aux rumeurs colportées. Aujourd'hui, il ne représente plus que lui-même. Et de l'autre côté, toute équivoque a disparu. Mais cette adhésion n'a rien changé, ni en lui-même, ni dans la situation.

Au-delà des décisions de l'autorité religieuse, le problème fondamental demeure.

Moins préoccupés par les problèmes de représentation, ceux qui sont restés au travail comme

lui peuvent désormais, l'esprit libre de toute tactique, envisager la question de fond. Une question vitale : la croyance religieuse a-t-elle encore un sens et une place dans le monde actuel ?

Ils rencontrent sur leur route beaucoup d'hommes, de femmes, de foyers, croyants mêlés aux préoccupations vivantes de leur temps, aujourd'hui désemparés par la condamnation intervenue. Pour eux, la présence de ces hommes de foi dans les usines avait été un signe prometteur. Ils sont repris par leurs inquiétudes. Où est leur foi dans ce monde d'irréligion ? Ils cherchent. Robert et ses camarades ne peuvent que chercher avec eux, aussi démunis de solutions les uns que les autres. Ces épreuves individuelles dépassent tout langage, vagues soulevées par un tourbillon général.

Ce qu'ils viennent tous de vivre, cette crise ne serait-elle pas, elle aussi, la frange d'un bouleversement beaucoup plus large, qui atteint les diverses religions ? Celles-ci seront sans doute contraintes, si elles veulent aller au-delà d'une adaptation précaire, de s'interroger sur elles-mêmes, en face du développement d'un athéisme, conscient de lui-même, tel que l'histoire ne peut en offrir aucun exemple.

Il a lu récemment des propos qui peuvent surprendre de la part d'un théologien : « Le phénomène effrayant de l'athéisme, écrit celui-ci, pourrait être, entre autres choses, une disposition de la Providence pour ramener de force l'humanité, et en particulier la Chrétienté, à une manière plus haute de penser Dieu ».

Le rejet des croyances religieuses, non seulement de la vie publique, mais des consciences qui étaient leur dernier bastion, aurait-il un aspect positif ? N'a-t-il pas déjà constaté que dans le même temps où les hommes abandonnent les voies religieuses, ils estiment davantage la simple grandeur de la vie quotidienne ? Autre constatation : l'éclosion de nouvelles valeurs humaines, jusque-là réprimées par les idées religieuses.

Mais l'athéisme lui-même ne s'interrogera-t-il pas, lui aussi, en présence des croyants, tant les racines religieuses sont profondes dans l'homme ? Un ami, versé dans les sciences humaines, lui a dit un jour : « Une démarche qui ferait apparaître tous les dieux comme des créations de la société pourrait-elle évacuer l'acte religieux par excellence : celui de l'adoration ? ».

Croyants et incroyants... si les uns et les autres pouvaient se rencontrer, s'ouvrir les uns aux autres au-delà des intransigeances, tout en préservant leur foi ou leur conviction, cette ouverture ne révélerait-elle pas des profondeurs de l'homme, inconnues jusqu'ici ?

Vaste travail. Il voudrait y contribuer. Mais le temps de l'usine n'est pas le temps de la recherche intellectuelle. Dans son impuissance, il se réjouit que des amis très proches consacrent leur vie à cette recherche. Il en suivra le cours.

Ceux qui cherchent, qui parfois désespèrent, n'en seront-ils pas aidés ? Ces chemins inconnus qu'ils empruntent et qui souvent les effraient, n'ont-ils pas été pressentis par d'autres avant eux, des devanciers, désavoués en leur temps, et que l'histoire, qui est toujours celle des vainqueurs, a occultés ? Ces changements qu'ils vivent, dont ils se demandent avec angoisse s'ils

sont légitimes, ne peut-on en repérer les causes dans une transformation du monde, un ébranlement inouï de la conscience religieuse et une mutation sans précédent de l'homme dans ses comportements et son langage ?

Mais que personne ne se leurre. Dans ce mouvement général à la recherche d'un avenir imprécis et encore obscur, chaque itinéraire sera toujours singulier. Un cheminement secret. Unique.

Depuis une semaine, chaque soir, en rentrant de l'usine, il lit un livre qu'un ami lui a apporté. Son titre : « Widerstand und Ergebung : Résistance et Soumission ». Un livre inconnu ici. Les lettres écrites en prison pendant les dernières années de la guerre par un pasteur allemand, Dietrich Bonhöffer, membre de ce qu'on appelait alors « l'Eglise confessante ». Un mouvement de chrétiens peu nombreux, mais courageux. Quelques années auparavant, Robert avait rencontré certains membres de cette Eglise. Ils lui avaient parlé de leur action de résistance spirituelle à l'idéologie nazie dans leur propre pays. L'auteur des lettres avait même participé à un complot qui voulait décapiter le régime. Plusieurs conjurés furent exécutés le même jour que lui, un lundi d'avril, à l'aube, quelques semaines seulement avant la fin de la guerre.

Un livre étrange. Des phrases hasardées pour un pasteur : « Le temps de la religion est passé ». Un constat impitoyable. « Nous allons vers une époque totalement et radicalement irréligieuse. Les hommes d'aujourd'hui ont perdu tout sens religieux. Même ceux qui s'affichent religieux ne pratiquent plus. Tous ont appris à résoudre les questions les plus importantes de la vie — celles de la souffrance, de la mort — sans recourir à Dieu. Sans lui, tout va aussi bien qu'auparavant. Il est de plus en plus rejeté de la vie. Même les failles et les échecs ne conduisent pas les hommes à douter de leur chemin. Ils les assument pleinement... Un événement, comme cette guerre-ci, ne fait pas exception... ».

Ce que l'auteur écrit là, Robert l'a lui-même observé depuis longtemps. Le monde de l'usine, le monde des banlieues ouvrières ne lui apparaît pas autrement. Irréligieux lui aussi. L'expérience qu'il a de la guerre et des camps lui a montré que même la proximité de la mort ne provoque la plupart du temps aucun réveil religieux.

D'autres propos le surprennent davantage. Attribuer une valeur positive à cette marche du monde vers l'autonomie, en se débarrassant d'un « tuteur gênant » ? Les religions se sont dressées contre cette prétention. En vain. « Pourquoi revenir au Moyen Age ? Ce serait un saut mortel : La soumission à une loi extérieure par le biais du cléricalisme ? Insensé. Malhonnête. Comme le serait de ramener à l'enfance un homme devenu homme ! ». Et cette phrase inattendue : « L'univers devenu majeur n'a plus de dieu, mais de cette absence, une étonnante lumière tombe sur le monde... Il est beaucoup plus près de Dieu que ne l'était le monde encore enfant ».

La question se pose : « Que devient dans ce monde irréligieux sa foi chrétienne, son christianisme, le christianisme ? ». Une question qui l'obsède. « Ce qui m'agite continuellement, savoir ce que le christianisme ou le Christ sont pour nous aujourd'hui. Devons-nous considérer le visage humain du christianisme comme la pre-

mière approche d'une époque totalement irréligieuse ? Peut-il y avoir des chrétiens sans religion ? Qu'est-ce qu'un christianisme areligieux ? ».

Robert continue de lire ces propos surprenants.

Il en traduit par écrit les passages les plus denses. Tâche difficile. Il s'efforce de rendre d'une langue à l'autre le sens qui souvent lui échappe de phrases énigmatiques. Il voudrait surtout garder la charge d'émotion de ces mots jetés sur le papier dans une cellule par un homme qui se sait aux portes de la mort. Indescriptible. Il hésite parfois. Faut-il écrire areligion ou irréligion, plus polémique mais plus percutant ?...

...En traduisant, Robert ne veut que s'imprégner de cette pensée insaisissable, insaisissable peut-être pour celui-là même qui l'a exprimée.

« Plus tard, je compléterai, j'expliquerai... Pour l'instant je vois mieux le problème que sa solution... Je m'effraie parfois de ce que j'écris... cela va paraître énorme, contestable... ».

La voie que cet homme envisage de suivre : une corde raide entre deux abîmes. Malgré tout, il faut avancer.

« Si la religion n'est qu'un vêtement du christianisme, et encore n'est-on pas sans l'avoir taillé selon des modes singulièrement mouvantes aux différentes époques, qu'est-ce qu'un christianisme areligieux ? ».

Pour lui d'abord.

« J'éprouve une gêne qui m'étouffe quand je parle avec des mots religieux ou avec des hommes religieux. Ceux-ci parlent de Dieu quand les forces humaines font défaut... pour donner une solution apparente à des problèmes insolubles. Comme s'ils voulaient réserver à Dieu des espaces pleins d'angoisse. A ces limites, je préfère me taire et laisser inexpliqué l'inexplicable ».

« Longtemps j'ai pensé : je pourrai apprendre à croire tout en menant une vie sainte. Plus tard, j'ai expérimenté et j'expérimente encore qu'on apprend à croire en vivant profondément en homme et en renonçant totalement à se façonner un personnage : un saint, un pécheur repenti, un homme d'Eglise... J'appelle cela être en accord avec la vie, et en plein dans les tâches, les questions, les réussites et les échecs, les découvertes et les énigmes de l'humanité ».

En me citant les passages les plus importants des lettres, Robert retrouvait l'étonnement qui l'avait saisi en les lisant pour la première fois. Exclu comme il l'était de tout appareil religieux, il y voyait posée — et avec quelle acuité — la question essentielle pour lui : « Que devient la foi dans un monde irréligieux pour qui refuse de mener une vie « religieuse » ?

Et le pasteur y répond par la plus surprenante, la plus paradoxale des pensées chargée de tout le poids de l'existence :

« Etre chrétien, c'est être homme, et sans chercher même à être un modèle d'homme... Ce n'est pas d'agir religieusement qui nous rend chrétien, mais de participer pleinement à la souffrance de Dieu... Agir religieusement, c'est agir partiellement. La foi est un tout, une vie. Jésus n'appelle pas à une nouvelle religion mais à la vie. Comment se présente cette vie ? Serait-ce la participation à la faiblesse de Dieu dans le monde ? Nous avons à vivre comme si Dieu n'existait pas. Et cela nous devons le reconnaître devant Dieu. Lui-même, il nous y pous-

se... Il nous fait comprendre que nous avons à vivre comme ceux qui vivent sans Dieu. Le Dieu qui est avec nous, c'est le Dieu qui nous abandonne... ». Le supplice qu'il allait subir le rapprochait du Christ en croix au point de faire siennes ses paroles : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? ».

Un vrai retournement...

D'habitude la religion nous invite à recourir à la puissance divine dans nos épreuves et nos angoisses. Fausse conception, dit le prisonnier. Ne serait-ce pas plutôt pour lui le contraire ? Cet homme ne se trouve-t-il pas, à cette heure redoutable où la mort se présente, devant un autre Visage que celui qu'il a recherché toute sa vie ? Disparaissent les images, les systèmes. Il se trouve devant le secret d'une douleur pour laquelle il n'y a pas de nom, où se réconcilie ce qui apparemment pour nous est inconciliable. Le Paradoxe suprême. Les mots, même en se brisant, peuvent-ils le dire ? Le dernier matin, le médecin du camp vit le prisonnier, dans la salle où l'on préparait le supplice, à genoux, priant...

Pourtant jusqu'à cette heure, il avait aimé de passion la vie de la terre. La pensée de la mort toute proche, sa participation à un profond mystère ne l'avait jamais en rien arraché à cet amour. La vie pour lui, une fête que le moindre rayon de soleil, dans la grande nuit de la solitude allumait... Un chant.

« Beauté tranquille d'un dimanche de Pentecôte à la chaleur d'été. Menaces des alertes continuelles. Tout accueillir en soi pour ne pas passer à côté de la plénitude de la vie ».

« Nous tremblons pour notre vie (l'alerte m'a interrompu, mais maintenant je suis assis dehors et jouis du soleil), mais il nous faut penser en même temps à ce qui est plus cher que la vie... alors on conserve à cette vie, telle à une symphonie, sa multiple splendeur ».

« J'aimerais sentir le soleil dans toute sa force, quand il vous brûle la peau et vous embrase peu à peu le corps entier de manière à vous faire sentir que vous avez un corps... J'aimerais non seulement regarder le soleil, sentir ses caresses, mais l'éprouver dans tout mon corps... ».

Plus merveilleux encore, au cœur de la vie, l'amour humain. Dietrich Bonhöffer était fiancé.

« Il y a un risque dans tout amour fort, celui de nous rendre sourd à ce que j'appellerai la symphonie de la Vie. Dieu et son éternité veulent être aimés de tout cœur, mais pas au point de devoir étouffer ou affaiblir l'amour humain. Cet amour de Dieu doit être comme un chant, auquel les autres voix de la vie répondent en contrepoint. Un de ces contrepoints, qui a sa pleine valeur, tout en se référant au thème principal, c'est précisément l'amour humain. Dans la Bible, il y a le Cantique des Cantiques. Et l'on ne peut concevoir un amour plus chaud, plus sensuel, plus brûlant que celui dont le Cantique nous parle... ».

Une des dernières lettres, écrite en prison — après ce sera pour lui le secret absolu — manifeste encore les mêmes sentiments.

« Rien ou presque rien n'est plus béatifiant que de sentir qu'on peut être quelque chose pour d'autres personnes. Là ne joue pas le nombre mais l'intensité. En définitive, le plus important de la vie, ce sont les rencontres humaines... Celui-là seul peut en parler qui a vraiment rencontré quelqu'un dans sa vie... ».

Audace et fidélité

Adieu au Père Augros
17 avril 1982

Jean Rémond

Il y a dans nos vies des moments d'intense émotion qui, en un éclair, rendent présents à l'esprit et au cœur tant d'événements, tant de choses vécues, qu'il est bien difficile, voire impossible, d'en dire quoi que ce soit ! Ainsi en est-il pour moi de ces jours, de cet instant. Une véritable panique s'est emparée de moi, à la perspective de prendre la parole aujourd'hui.

Oui, quoi dire alors que toute parole, par son caractère partiel, ne peut que trahir ce que j'éprouve, ce que nous éprouvons, ce qui a envahi nos esprits et nos cœurs ?

La mort du Père Augros ne fait pas seulement ressurgir à nos yeux ce qu'a été sa vie à lui. C'est toute l'histoire de la Mission de France qui nous est présente, l'histoire personnelle de chacun et notre histoire collective ; mais aussi celle de beaucoup d'autres compagnons de route dans la même aventure de « mission ». C'est toute une période de la vie de l'Eglise dans notre pays. Je revois tant de visages, ceux du cardinal Suhard et du cardinal Liénart, ceux des premières équipes des pères du séminaire de Lisieux — représentées ici par le père Callixte Emériau — ceux de tant de frères...

Le Père Augros n'aurait pas aimé que l'on parle de lui en ce jour. Il a écrit, ces dernières années, un livre où il s'est dit et auquel je vous renvoie. Simplement, au risque de trahir, ou d'omettre cet « essentiel » qui le préoccupait dans ses derniers jours — comment lui dirais-je, moi, si lui-même n'y parvenait pas ! — je voudrais parler de lui à travers ce qui a été la passion de sa vie de prêtre : la « mission ». Je voudrais évoquer ce que, comme collaborateur et confident du cardinal Suhard, il nous a fait découvrir des exigences de la « mission ».

L'obéissance au réel

L' « obéissance au réel »... D'une famille paysanne, il avait bien les pieds sur terre, le Père Augros ! Le « réel » pour lui, c'était le monde tel qu'il est, et la situation de l'Eglise dans ce monde. Ce fut d'abord la découverte de la « déchristianisation », de la coupure de l'Eglise d'avec le monde. Avec l'arrivée des premières équipes dans les secteurs où elles étaient envoyées, ce fut bien vite la perception d'un phénomène plus profond : un immense bouillonnement, où se réalisait un changement de civilisation provoquant les hommes à inventer un nouvel humanisme.

Il ne peut y avoir de « mission », d'annonce de l'Evangile, sans écoute des hommes, sans attention à ce qu'ils vivent, sans communion à leurs aspirations, à leurs questions, à leurs espoirs, à leurs combats. C'est là, pour lui comme pour nous, que s'enracine l'exigence du « partage de vie », sous toutes les formes qu'il peut prendre.

Le « réel » pour lui c'était aussi le **sens de l'histoire** : on ne peut comprendre l'aujourd'hui du monde des hommes et de l'Eglise, et y communier en profondeur, en ignorant ce qu'ont été les chemins par lesquels il s'était préparé.

L' « obéissance au réel », c'est difficile à vivre car le réel n'est pas figé. Il est en constante mutation. Nous sommes tous guettés par une maladie : la fossilisation mentale. Elle consiste à en rester à la photographie faite du monde ou de l'Eglise, à un moment précis de notre vie ; au temps des années de séminaire, ou du ministère vécu à tel endroit. Maladie mortelle pour l'annonce de l'Evangile, que cette fossilisation, car elle provoque la cécité ; elle empêche de voir le « réel » d'aujourd'hui. L' « ailleurs » où l'annonce de l'Evangile nous provoque à aller n'est pas toujours situé à l'autre bout du monde. Il est aussi dans notre propre pays. Il est aussi au cœur des milieux humains dont nous partageons la vie.

La liberté

Autre exigence de la « mission » : la liberté. Liberté pour inventer les chemins nouveaux de la rencontre, du témoignage et du partage de la foi. Liberté pour ré-inventer le langage de la Foi. Liberté nécessaire pour ouvrir aux hommes et aux femmes de notre temps l'accès à Jésus-Christ et les portes de l'Eglise.

Il fallait qu'elle s'impose à lui avec beaucoup de force la conviction que la liberté est une exigence de la mission, pour que cet homme au tempérament impérieux, autoritaire

même, devienne le supérieur du séminaire respectueux des libertés que nous avons connues. Il a osé — et à l'époque ce n'était pas rien ! — faire d'un séminaire un lieu de liberté où s'apprenait l'usage de la liberté.

Pas n'importe quelle liberté ! Liberté éclairée par le sens des responsabilités et de la mission. On n'allait pas demander au Père Augros une « permission ». Ce n'est pas comme cela que se posait la question. On allait lui dire ce qu'on avait envie de faire, en causer avec lui. « Ah ! Et pourquoi voulez-vous faire cela ? ». Tout en continuant à écrire une lettre, il écoutait. Puis il demandait : « Vous avez bien réfléchi ? Vous y avez réfléchi devant Dieu ? ».

Liberté éclairée, mais aussi liberté dépendante : « En avez-vous parlé à votre équipe ? ». Liberté librement soumise à l'avis des autres accepté comme chemin, comme condition de fidélité. C'est là que s'enracinait pour lui, comme pour nous encore aujourd'hui, l'exigence d'une vraie vie d'équipe comme exigence de la « mission ». Liberté enfin capable de prendre des risques : risquer son confort et sa sécurité, risquer la contradiction... et même risquer de se tromper, à condition lorsqu'on s'en aperçoit, d'avoir l'humilité de le reconnaître.

Le sens de l'Eglise

Plus encore, du Père Augros nous avons appris le sens de l'Eglise comme exigence de la « mission ».

1 - Le sens de la communion ecclésiale d'abord.

Le Père Augros avait une très vive conscience que la Mission de France faisait partie d'un courant ecclésial qui la débordait largement, et dont elle n'était pas le seul pôle de rassemblement. Beaucoup d'autres initiatives missionnaires ont vu le jour à la même époque. Il avait fait de Lisieux un lieu de rencontre, d'échanges et de concertation.

2 - Le sens du ministère presbytéral.

Ce n'est pas pour rien qu'il avait orienté sa vie au service de la formation des prêtres et qu'il faisait partie de la Compagnie de Saint-Sulpice ! Mais il avait perçu que l'annonce de l'Evangile au monde de notre temps appelait une redécouverte du ministère presbytéral. Non pas dans son fond qui est à recevoir de la tradition ecclésiale, mais dans ses formes d'exercice : ses formes d'insertion dans le monde, ses formes de rapport aux hommes, ses formes de rapport aux incroyants, ses formes de rapport aux baptisés, eux aussi responsables de l'Eglise. Ministère presbytéral à re-découvrir encore dans sa dimension collégiale. Comme le

cardinal Suhard, le Père Augros avait un sens aigu de la complémentarité des diverses formes du ministère. Il avait été un des artisans d'un document où responsables de la Mission de France, de la Mission de Paris, de l'Action catholique ouvrière, de ce qu'on appelait alors les « paroisses missionnaires », affirmaient ensemble cette complémentarité des ministères. Le jour où, à Lisieux, un prêtre ouvrier a annoncé que les P.O. avaient décidé d'un commun accord de rompre le dialogue avec l'Action catholique ouvrière et avec les paroisses, il l'ai entendu rugir, comme atteint lui-même d'une blessure faite au ministère des P.O., au ministère presbytéral tout entier et à l'Eglise. « C'est la fin des prêtres ouvriers », a-t-il dit. Ce « rugissement » m'a marqué pour toujours.

3 - Le sens du lien à l'épiscopat.

Pour le Père Augros, la « mission », l'annonce de l'Evangile était la première responsabilité des évêques. C'est en dépendance de l'épiscopat qu'elle devait être vécue. Elle ne devait pas être laissée comme tâche aux seuls religieux, mais assumée par les prêtres séculiers. Il s'est battu pour que la Mission de France ne soit pas un ordre religieux, mais un organisme de prêtres séculiers en dépendance de l'épiscopat. Cela lui a coûté cher, au Père Augros, et à nous aussi. « La volonté de Dieu, ce sera pour moi faire ce que la hiérarchie décidera »... Contesté, désavoué, éloigné de toute responsabilité dans la formation des prêtres et dans la Mission de France, ce lien à l'épiscopat, voulu comme exigence de la mission, a été la croix de sa vie. Les épreuves, la souffrance ne l'ont jamais conduit à se déjuger. Je suis heureux que, de son vivant, le jour où se sont fêtés au Carmel de Lisieux ses 80 ans, l'Eglise de France en la personne du prélat de la Mission, président de la Conférence épiscopale, lui ait publiquement rendu justice.

4 - Le sens de l'Eglise, enfin, dans son ensemble.

Rien sans l'Eglise, car c'est elle, dans son ensemble qui est « sacrement du Christ » pour le monde. Le Père Augros savait le décalage entre cette conscience que l'Eglise a d'elle-même et ce que les hommes saisissent à travers ce qu'ils voient de l'Eglise. Travailler à changer l'Eglise, en l'appelant à se convertir à l'Evangile était pour lui une des exigences de la « mission ». Pour permettre aux hommes et aux femmes de notre temps, aux peuples divers qui forment l'humanité, d'accéder à Jésus-Christ l'Eglise n'a pas terminé son « aggiornamento » !

L'Esprit Saint

Au centre de tout cela, pour le Père Augros, il y avait l'Esprit et le Christ. L'Esprit-Saint au travail dans le monde et dans l'Eglise pour lui permettre de répondre aux besoins

et aux questions des hommes. Ce n'est pas sans signification que la fête de la Mission de France ait été célébrée depuis le début le jour de la Pentecôte ! Il paraît qu'on ne prie pas l'Esprit-Saint, mais qu'on en vit ! A Lisieux se sont inventés des chants pour prier l'Esprit-Saint !

André Laforge m'a rapporté, avant-hier soir, une des dernières paroles du Père Augros avant sa mort. Parole difficilement articulée : « Annoncer Jésus Christ » a compris André. « S'adosser à Jésus Christ » a compris Guy Pasquier qui était là aussi. Peu importe, car sous les deux formes c'est vraiment du Père Augros. Pour lui, Jésus Christ était bien la seule « pierre angulaire » en dehors de laquelle rien ne peut se construire de l'Eglise, et travaillent en vain tous les bâtisseurs. « Il n'y a sous le ciel aucun autre nom offert aux hommes qui soit nécessaire à notre salut », lisions-nous hier dans les Actes des Apôtres.

Un des chants de Lisieux disait que l'œuvre serait de longue haleine, l'œuvre de plusieurs générations. La mort du Père Augros attire une nouvelle fois notre attention sur les cheveux blanchis de beaucoup d'entre nous. Pour ceux de la première génération de la Mission de France, l'heure est venue de transmettre le flambeau à des jeunes. Y consacrer une part importante de notre temps et de nos forces est devenu une des formes de la fidélité à ce que nous avons reçu à ce que nous vivons.

Enfin, au moment où les évêques de France s'interrogent sur les « perspectives missionnaires », je souhaite qu'ils reprennent à leur compte les intuitions fondamentales du cardinal Suhard. En particulier, en ce qui concerne les formes du ministère pour l'avenir. Malgré la « crise des vocations», la diminution du nombre des prêtres, le ministère des prêtres ouvriers, loin d'être un « luxe », est peut-être plus nécessaire que jamais parmi toutes les autres formes de ministère dont a besoin l'Eglise de demain pour être fidèle à sa mission d'annoncer Jésus Christ.

En recevant ce premier numéro de l'année abonnez-vous à la Lettre aux communautés pour 1988. Merci !

Bulletin de réabonnement dans le numéro précédent.

La folie de l'évangile

(Veillée "Fou libre", Le Mans 1976)

Jean Rémond

Dans le cœur de beaucoup d'hommes et de femmes aujourd'hui, spécialement parmi les jeunes, grandit l'insatisfaction par rapport au type de société que les pays « occidentaux » ont construit sur l'exploitation d'une grande partie de l'humanité.

Bien des voix s'élèvent pour dénoncer l'état de violence que créent ses injustices et la pourriture qu'entraînent les richesses qu'elle accumule. Condamnée par ce qu'elle bafoue de meilleur dans l'homme, elle va inexorablement vers sa destruction. Mais, par delà, qu'y a-t-il ?

Les prophètes de malheur ne voient se profiler à l'horizon que catastrophes et ruines, préludant au chaos. Les prophètes d'espérance entrevoient, à travers les épreuves de combats libérateurs, les premières lueurs de l'aube d'une ère nouvelle de l'humanité. Qui a raison ?

L'Eglise n'échappe pas aux prédictions. Qu'en restera-t-il après les bouleversements qui la secouent et ceux qui se préparent ? Certains la voient condamnée à disparaître avec ce monde qui meurt. D'autres la pensent capable d'une créativité qui la fera exister sous des formes nouvelles. Au marché des idées pour le monde de demain, certains ne voient dans l'Evangile qu'un recueil de mots dévalués, destiné à rejoindre la collection des dictionnaires de langues mortes. D'autres le pensent porteur d'une vitalité qui peut s'exprimer en des mots nouveaux, éclairant l'humanité dans sa longue marche. Là encore, qui a raison ?

S'agit-il de la fin du monde, ou de la fin d'un monde ? De la fin de l'Eglise, ou de la fin d'un temps de son histoire ? De la caducité de l'Evangile, ou de la caducité d'une manière de l'exprimer et d'en vivre ?

Interrogée, et s'interrogeant, sur le monde et sur elle même, l'Eglise repose la question de Nicodème : « Comment naître à nouveau, quand on est déjà vieux ? ».

Ce soir, en fêtant la « folie » et la liberté de l'Evangile, nous affirmons qu'il est, pour l'Eglise et pour toute l'humanité, une force explosive de renouvellement et une source d'espérance. Il est cela, car il nous révèle Jésus-Christ, Espérance de l'homme », parce qu'en Lui c'est Dieu lui-même qui se livre, pour un avenir d'amitié à construire entre tous les hommes et avec lui, au souffle de son Esprit. Nul ne peut renaître sinon de l'Esprit. Mais l'Esprit, Lui, souffle où Il veut ! C'est bien folie que d'y croire et de s'y livrer, car cela oblige à changer le cap qu'on donnait à sa vie, et à naviguer avec d'autres repères que ceux des idées reçues et de la sagesse humaine !

J'en témoigne aujourd'hui devant vous.

J'avais 18 ans quand j'ai « rencontré » le Christ. Je ne le cherchais pas ! C'est Lui qui a fait irruption dans ma vie : de manière inattendue, soudaine, violente. J'ai été comme foudroyé ! Au milieu des décombres de tout ce que j'avais appris en matière de religion ou de morale, de tous les projets d'avenir que j'échafaudais, Il m'apparaissait comme la seule Vérité à découvrir, le seul Chemin à suivre, la seule Vie à vivre. Coup de foudre... comme on en parle dans le langage de l'amour ! J'ai été conquis, séduit, et tout ce que j'ai découvert de Lui depuis ne m'a jamais déçu. Je sais aujourd'hui qu'en découvrant l'homme qu'Il est, c'est Dieu Lui-même que je découvre, et qu'en Lui c'est Dieu qui m'attire et me séduit. Coup de foudre... qui m'a fait changer de route pour en suivre une autre, sur laquelle Il me précède et m'entraîne. Cela m'a conduit à changer de monde, à changer mes solidarités humaines pour vivre dans la classe ouvrière. Cela m'a conduit à devenir prêtre, dans une forme de ministère inusitée alors et, au fil des ans, sous des formes que je n'aurais pu prévoir. « Folie » que tout cela ? Oui, certes, mais surtout aventure passionnante dans laquelle, malgré les échecs et les épreuves partagées avec d'autres, je n'ai jamais regretté de m'être engagé. Aventure passionnante où l'amour pour les hommes et l'amour pour Dieu, que le Christ a fait naître et renouvelle l'un et l'autre en mon cœur, s'entremêlent et se rejoignent sans cesse pour me pousser en avant en m'arrachant à moi-même.

Il y a bien d'autres manières pour le Christ de se révéler aux hommes, mais il n'y a pas de rencontre avec Lui qui n'oblige à infléchir notre route. Tous les chrétiens, hommes et femmes, qui ont accueilli le Christ en ont fait l'expérience. Les occasions sont diverses : il y en a autant que de chemins personnels au sein des cheminements collectifs des groupes humains.

Mais ici, ce soir, je ne suis pas seulement comme un chrétien parmi d'autres. J'y suis aussi comme évêque, participant à la responsabilité des successeurs des Apôtres.

Je suis un évêque sans « diocèse ». Je suis évêque pour ceux qui ne connaissent pas encore Jésus-Christ. Comme beaucoup d'entre vous, je travaille pour gagner ma vie. Après l'avoir fait pendant plusieurs années comme menuisier dans le bâtiment, je le fais aujourd'hui comme employé dans un bureau. D'autres prêtres, comme moi, sont au travail et partagent l'existence tout ordinaire des hommes. Participant à la recherche et aux combats des hommes avec d'autres chrétiens, ensemble nous portons collectivement le souci de l'Evangile. Ensemble nous cherchons à faire exister l'Eglise de demain à partir des fondements que l'Esprit du Christ, qui nous précède dans le cœur et la vie des hommes, pose Lui-même.

Ce soir, pensant à ce carrefour où se trouve le monde et où se trouve l'Eglise, je vous interpelle : Qui de vous aura l'audace de répondre à l'appel du Christ ? Qui de vous aura le courage de changer sa route, pour Le suivre sur celle de l'Espérance ? Nous avons devant nous un chantier immense. En travaillant au coude à coude avec tous ceux qui cherchent à construire le monde de demain, il s'agit d'annoncer l'Evangile de manière qu'il soit compréhensible pour eux, et lumière dans leur recherche. Il s'agit de percevoir leurs aspirations, pour leur annoncer Celui qui en est la source et qui seul peut les combler en faisant toutes choses nouvelles.

Bernard Alix vous a invités à servir l'Eglise du Mans. A côté de lui, et au nom de tous les évêques, je vous lance un appel pour aller à ceux dont l'Eglise est le plus loin, et qui sont souvent aussi les plus pauvres. La Mission de France a été créée par les évêques dans ce but. Des jeunes se préparent déjà à vivre ce ministère. Par ma voix, eux aussi vous interpellent : qui viendra avec nous sur ce chantier de l'Eglise de demain ? Le Seigneur nous précède de l'autre côté des rivages connus, aux frontières de la Foi, là où commence à se nouer son dialogue avec le monde nouveau qui se construit.

Les Fondations de la Mission de France

Daniel Perrot.

Le Cerf.

Trente cinq ans après, le Père Perrot parle, ou plutôt, avec une honnêteté scupuleuse, il laisse parler les témoins, lui-même étant au premier rang. Il s'agit du temps, assez court, pendant lequel le Délégué Général de la Commission épiscopale qu'il était, eut la responsabilité non seulement de défendre pied à pied la Mission, mais aussi de creuser avec acharnement les fondations solides qui garantissent son avenir : **30 mai 1952 - 15 décembre 1954.** Témoignages, lettres des acteurs de France et de Rome, textes ébauchés et textes définitifs, extraits significatifs de presse, etc. ...Les historiens ont là, la matière première la plus incontestée ; mais nous, nous avons là, l'écho intérieur des heures de découragement, de drames personnels, et surtout de nos espérances.

Que d'événements décisifs en quelques mois ! Le départ du Père Augros, le « repli » de Lisieux à Limoges, la visite du Séminaire et sa fermeture, la suppression des prêtres ouvriers, les tentatives de suppression de la Mission elle-même (l'une d'elle ayant été arrêtée in extremis). Le passage du Dossier Mission de France de la Congrégation des Séminaires à celle de la Consistoriale, grâce aux inlassables visites du P. Perrot et de ceux qui l'ont aidé à Rome (Mgr Baron, Mgr Arrighi, Mgr Veuillot...), visites à des gens comme Mgr Montini, le cardinal Ottaviani, Mgr Ferretto...

On comprendra mieux, en lisant ces documents, la solitude du Père Perrot pendant ce qu'il appelle : « la traversée du désert ». J'étais alors Consulteur pour les ruraux. Mais il devait souvent, même pour nous, garder un « silence pesant ». On n'en sera pas moins révolté par les malhonnêtetés qui écartèrent, dès le 31 mai 1954 (le livre : « Sous la Tente de Dieu », retiré du commerce), le Père Perrot des responsables futurs de la Mission : il dut donc travailler, depuis cette date, avec la même tenacité, dans une totale gratuité spirituelle.

Quand on relit ces textes — on en connaissait un grand nombre — on y voit mieux le travail du péché et de la grâce, car nous étions souvent, même les meilleurs, « prisonniers de nos rêves ». La réalité nous réveillait brutalement et nous n'avions pas le tempérament et les connaissances du P. Chenu pour nous écrier comme lui : « Le coup est régulier ! ». Qui se souvient que c'est le **1er mars 1954,** date à jamais mémorable, au moment où les P.O. devaient quitter les usines, que le dossier de la Mission était porté ce jour là à la Consistoriale ? Et que la Mission était sauvée.

Le Cardinal Decourtray, dans sa préface, s'étonne « de tant d'incompréhension, de soupçons, de malveillance. N'aurait-on pas pu éviter un tel gachis ? ». « C'est le chemin de la Croix » dit-il, et le Père Perrot ajoute : « Nous n'avons pas souffert et espéré en vain. Il est bon que la Mission soit, avec évidence, l'œuvre du Seigneur seul ». Merci, Père de ces pages et de ce qu'elles révèlent de votre amour de la Mission.

Jean Vinatier.

Vous recevrez le centuple

Jacques MARIN.

Lion de Juda.

Cela fait toujours un choc de pénétrer dans l'intimité et la conscience d'un frère, d'un prêtre et d'un ami. J. Marin raconte avec passion comment sa vie a été transformée par « l'effusion de l'Esprit ». Entièrement donné à son nouveau rôle, dans la communauté du Lion de Juda, ce prêtre ouvrier d'hier ne nous laisse rien ignorer de ses rencontres, des racines de sa prière, de sa foi entraînante et sans cesse renouvelée.

On trouve dans ce gros livre bien des lumières à travers des paroles très justes : « L'Esprit-Saint est la Vie de l'Eglise, de tous les baptisés... Il donne des grâces fraternelles de transparence. La liberté de faire le mal n'est pas une vraie liberté : elle est une manière d'entrer dans une prison ». Et ces coups de sonde dans les mystères de la vie des ouvriers. « Autrefois le pauvre était celui qui avait un sale boulot. Aujourd'hui c'est celui qui n'en a pas.... Si la justice ne s'appuyait pas sur la vérité elle serait perdue ; et il en serait de même si elle ne prenait pas appui sur la miséricorde... Tout prêtre qui célèbre seul ne peut que porter une blessure au cœur et la vivre comme une grâce d'intercession pour le peuple qui lui est confié ».

Il est bien clair que les groupes charismatiques, Lion de Juda, Chemin neuf, Emmanuel... obligent les chrétiens d'Occident à se demander : « Qu'avons-nous fait de l'Esprit Saint, dans notre vie de foi ? ». Ils éclairent le lien entre évangélisation et prière, et soulignent les grâces multiples de la réconciliation et de la miséricorde. Ils éloignent tous les vieux démons du Jansénisme. Bref ils viennent manifestement, à leur heure, réveiller les croyants, secouer les tièdes, interroger ceux qui sont loin.

Et pourtant, le livre refermé, je me demande s'il apporte tout ce qu'on pouvait en attendre. Car, comme le Cardinal Decourtray le souligne, il y a bien des affirmations rapides, et un manque, il faut le dire, d'éclairage théologique. Il touche en effet des questions très graves pour l'avenir de la Foi. Je me permets de souligner ici, un seul point.

Répéter des dizaines de fois : « effusion de l'Esprit » sans situer cette grâce est dommageable. Car, il me semble que l'Esprit est donné depuis toujours, avec l'engagement au Baptême et à la Confirmation. Et voici simplement deux phrases de Bérulle (dans « l'Homme, un néant capable de Dieu ». Arfuyen) qui rappellent l'essentiel de notre théologie sur ce sujet :

> « Puisque le Père nous donne son Verbe et son Fils il nous le donne en une manière si parfaite qu'il est tout nôtre et qu'il semble nous en donner et l'usage et le fonds à perpétuité, il est juste que ce Don nous agrée, que ce Verbe nous occupe, que ce Fils incarné soit l'objet de notre entretien et oc-

cupation et qu'au lieu de nous regarder nous-mêmes il soit l'objet de notre regard, de notre amour, de notre complaisance comme il est l'objet, le regard, l'amour et la complaisance du Père Eternel...
Puisque le Père nous donne son Esprit, ce n'est pas pour être assujetti au nôtre mais pour conduire le nôtre. Puisqu'il nous l'envoie du plus haut des cieux et nous l'envoie en langues, c'est pour parler mais pour parler de Lui et de ses œuvres et non pas de nous...
Les païens ont appris à nommer l'âme une divine parcelle d'or. Et, ce qui est bien plus remarquable, il semble que de là même le Fils de Dieu ait tiré la cérémonie religieuse dont il a usé lorsqu'il a donné son Esprit à ses apôtres en soufflant sur eux, comme s'il leur eût été fait connaître par cette cérémonie extérieure qu'il leur donnait par grâce ce même esprit qu'ils avaient reçu par nature ».

Voilà qui est net et qui fait comprendre bien des choses dans la vie des mystiques et des saints. Il y a eu bien des « renouveaux » à chaque « résurrection » nécessaire de l'Histoire de l'Eglise ! Ne crois-tu pas aussi que tous les « grands priants » depuis Abbraham ont vécu « la prière du cœur » ? Quant à ces « paroles de connaissance », qui semblent être ta grâce, on comprend que l'Eglise aient éprouvé des réticences et multiplié les moyens de discernement pour les vérifier à juste raison, car il y a eu — et il y a toujours en ce domaine — trop de fausse monnaie.

Jean Vinatier.

Un chemin d'espoir

Lerch WALESA.

Fayard.

Ce n'est pas par hasard que je signale ici ce livre, encontrepoint du volume de J. Marin. Car lui aussi nous introduit en plein cœur du monde et du « com-

bat » ouvrier pour la justice, avec une passion, une vigueur inégalée. C'est vrai que ce long « chemin » est curieusement composé pour notre besoin occidental de logique et de rigueur. Témoignages, réflexions, alternent dans toute la trame du récit et on est parfois un peu perdu. Mais à qui aura le courage de l'entendre jusqu'au bout, quelle leçon tonique ! Si l'Esprit n'est pas là, où serait-il ? Ce livre respire la Liberté, le réalisme, la clarté de la Foi chrétienne. L. Walesa a le don de nous faire vivre, avec lui, les grèves, les meetings, la prison, les ruses des maîtres du jeu. C'est bien autre chose que Zola ! J'ai vécu sept ans à La Seyne près des chantiers navals. Je l'avoue humblement : jamais je n'avais si bien compris la vie profonde des chantiers qu'en lisant Walesa. On voit aussi comment en Pologne se mélangent de façon inextricable, mais non pas imitable, la lutte syndicale et la Foi chrétienne : « Nous avons fait sortir l'Eglise du musée où elle avait été reléguée par la propagande ». Et puis ces déclarations sans respect humain : « Les gens me reconnaissent comme une incarnation de leurs espoirs » ; mais aussi : « Je ne suis pas un saint. Je ne voudrais même pas l'être car vous ne me comprendriez plus ». Et cet avertissement à ses amis de France : « Les syndicats occidentaux, dans la prospérité, ont perdu leurs idéaux : ils sont devenus une forme particulière d'assurance. Il faut aider l'occident à redonner vie à l'esprit de Solidarité ».

Il y a dans ce livre de grandes pages d'histoire qui resteront pour le mouvement ouvrier tout entier : les grèves de Gdansk ; l'arrêt brutal de Solidarité ; le coup de théâtre du prix Nobel de la Paix ; (« Personne n'a été tué ou même blessé pendant les 15 mois de Solidarité ») ; la figure étonnante de l'épouse de Walesa ; la mort du père Popieluszko (« on a assassiné l'espoir ! »), etc.

Dans le réveil mondial du laïcat chrétien qui redevient le Peuple de Dieu à part entière, il faudra dorénavant se référer à ces pages.

Jean Vinatier.

l'Eglise en procès

Paul VALADIER

Ed. Calmann-Lévy.

Il y a peu de temps, sur Antenne 2, l'émission « La Marche du Siècle » de J.M. Cavada abordait le dossier de l'euthanasie. Parmi les invités se trouvaient un représentant des législateurs, un représentant de la Libre-Pensée, un représentant de l'Eglise Catholique.

Il fut un temps où l'Eglise prétendait édicter seule les règle de conduite en pareille matière. Aujourd'hui elle est invitée, une parmi d'autres, à faire part de son point de vue et elle est contrainte au débat. Cet événement récent suffit à indiquer à quels déplacements elle est conviée, et peut-être à quelles conversions elle est appelée si elle veut encore tenir un place dans une société qui s'interroge sur sa nature et son destin.

Et c'est ici que s'inscrit la réflexion de Paul Valadier dans son dernier livre : « L'Eglise en procès » (Calmann-Lévy, sept. 87). Ce n'est pas un livre facile. Cela veut dire sans doute qu'il ne se lit pas comme un roman. Cela veut dire surtout que dans cet ouvrage l'auteur refuse les facilités et les simplismes. Il essaie au contraire de situer les choses dans leur complexité historique et dans leurs rapports.

Ce livre est articulé sur deux parties. La seconde : L'Eglise en procès, a donné son titre à l'ouvrage. Mais la première, analysant de manière critique notre société sécularisée et les interprétations du christianisme qui s'y font jour, m'a le plus intéressé.

Il est ici question de cette société moderne qu'il est toujours aisé de pourfendre pour ses dérives scientistes, sa sécularisation, son idolâtrie multiforme, etc. Naturellement les pourfendeurs de cette société sont aussi ceux qui font le procès de Vatican II et de l'Eglise post-conciliaire, également soupçonnés d'avoir pactisé avec l'esprit de ce monde à l'œuvre dans la sécularisation.

L'auteur ne vise pas seulement les positions extrêmes de certains intégristes dont on parle trop... Il s'attaque à ceux qui, dans l'Eglise, tentent plus ou moins subtilement de réasseoir la foi chrétienne sur la dévaluation systématique du monde moderne et prônent pour cela un repli de l'Eglise sur les positions — que l'on croît sûres — d'un conservatisme usurpant la place et le rôle de la Tradition.

Le regard se porte ainsi sur deux fronts. Le premier :

Des questions posées à notre société et qui touchent à son fondement : place de la transcendance, place de l'éthique dans la conception d'auto-régulation du libéralisme, place de la dimension symbolique en regard du processus sans précédent de la rationalisation...

« De ce parcours, on retiendra cependant trois questions posées et sur lesquelles nous aurons à revenir. Est-il vrai qu'une société moderne puisse s'auto-instituer en permanence dans un débat généralisé sans se référer à un fondement transcendant ? Dans la négative, faut-il poser Dieu comme le fondement nécessaire de l'institution sociale ? Notre réponse sera, sur ce point, négative, mais le problème soulevé est essentiel. Deuxièmement la critique d'une pensée libérale qui croit pouvoir tirer le bien de la confluence des passions pose le problème de savoir si une société moderne peut ou non se passer d'une référence éthique : le libéralisme, à l'instar d'autres pensées fonctionnalites, tient que la régulation juste s'opère en quelque sorte d'elle-même. Cette évacuation de l'éthique caractérise bien des philosophes de la société moderne (à commencer par Marx, et plus près de nous Claude Lefort, Cornélius Castoriadis) ; est-elle viable, ou en croyant s'émanciper de la religion, ne s'est-on pas privé de cette morale, souvent liée au religieux, sans laquelle une société ne peut ni voir ni résoudre effectivement ses problèmes ? Enfin les thèses sur le désenchantement du monde semblent liées à une anthropologie rationaliste : l'homme (les hommes) peuvent-ils naître à eux-mêmes et accéder à la parole, au goût de vivre sans entrer dans des relations symboliques, sources de relations sensées et de désir ? L'individu désenchanté aurait-il encore tout simplement le goût d'exister ? Ceci pose le problème de la référence à un Sens senti, goûté, vécu avant que d'être réfléchi, se donnant comme Bien

dans le jeu même des relations symboliques, et par là se trouve aussi posée la place de la religion dans le lien social.

Nous sommes ainsi conduits à réouvrir le procès de la modernité du dedans même de ses principes ». P. 47.

Le regard se porte aussi sur :

Des questions posées à l'Eglise affrontée aux défis de la modernité et de la pluralité, mais invitée à se risquer dans le débat constitutif de notre société, invitée aussi à renouveler son regard sur l'homme et le monde et à s'interroger :

« Serait-il téméraire d'avancer que Dieu peut parler à des hommes à travers des réalités non directement religieuses, les « lier » à lui par leurs intérêts matrimoniaux, professionnels, esthétiques, apparemment totalement « sécularisés » et pourtant exigeants devant leur conscience ? Nul besoin ici de recourir à des théories discutables sur un quelconque besoin psychologique de Dieu ; un croyant peut penser sur la base d'un jugement théologique que les chemins par lesquels Dieu rejoint l'homme sont multiples, et que ce postulat, qui a toujours été vrai, l'est sans doute plus encore dans une société dont le rapport aux institutions religieuses est brouillé ». P. 72.

On le devine, Paul Valadier plaide pour un engagement de l'Eglise dans ce débat inéluctable... A condition évidemment que l'Eglise « n'avance pas avec l'assurance de qui prétend savoir », mais accepte de rendre raison des choix que lui inspire sa foi, dans l'aujourd'hui de notre temps.

Chemin faisant, la démarche recoupe l'essentiel des débats et des tensions qui ont traversé la société et l'Eglise depuis l'avènement de la modernité, mais aussi beaucoup de débats et de questions qui traversent la vie et la recherche de la M.D.F. dans son engagement fraternel et critique pour l'homme moderne.

Jean-Marie Ploux.